

# mémoire plurielle

---



N° 17 - mars - 2006. Paraît tous les trimestres.  
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

## Sommaire

Éditorial	3
<hr/>	
Jean Brune tel qu'en lui-même	4
Présentation Francine Dessaigne	
<hr/>	
Je suis venue vous dire	12
Jeanine de la Hogue	
<hr/>	
Médecins français au Maroc	14
Marie-Claire Micouleau	
<hr/>	
Noël au M'Zab	19
Maurice Bouviolle	
<hr/>	
Le Ministre de la plume	24
Annie Krieger-Krynicky	
<hr/>	
Le Glaoui mélomane	28
Vu par son fils.	
<hr/>	
Insolite rencontre	30
Jean-Pierre Koffel	
<hr/>	
Chronique d'une mémoire	33
Chantal de Moussac	
<hr/>	
Kabylie, mon cher pays	38
Jean Turin	
<hr/>	
Page de couverture	
Henry Caillet, illustration in <i>Futurs fils de France</i>	
Fontana, 1937	

---

Mémoire d'Afrique du Nord. Hors série - N° 46

119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax: 01 45 42 78 75.

Édite une revue trimestrielle *Mémoire Plurielle* et des *Cahiers d'Afrique du Nord*

Équipe rédactionnelle: Jeanine de la Hogue, Anne-Marie Briat, Odette Goinard, Annie Krieger-Krynicky, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Yves Richardot, Patrice Sanguy, Rémi de Vulpillieres.

Trésorier: Yves Richardot.

Adhésions à Mémoire d'Afrique du Nord:

cotisation + abonnement à *Mémoire plurielle*, *actif* à partir de 19 €,

*bienfaiteur*: à partir de 28 €, *donateur*: à partir de 50 €

Le numéro: 5 €, le numéro spécial 7€

Réalisation: Coriat

Impression: Promoprint

Commission paritaire: n° 0106G.78 541 ISSN: 1 284-43 221

© Mémoire d'Afrique du Nord

Notre mémoire, comme le dit si bien le titre de notre revue, est plurielle. Tout au long des textes que nous avons fait paraître durant plus de dix ans, nous avons abordé de nombreux thèmes.

Depuis quelques années, nous avons consacré chaque numéro à un sujet particulier. Ainsi, nous avons successivement parlé du débarquement en Provence, de l'architecture en Afrique du Nord, de la bibliographie des trois pays nord-africains et de leur littérature.

Nous reprenons, aujourd'hui, le thème de la mémoire, sans lui assigner de date, de thème. Nous voyagerons dans les trois pays qui nous sont chers, entraînés par les souvenirs des uns et l'imagination des autres.

Nous vous ferons découvrir qu'un excellent peintre, spécialiste de M'Zab, Maurice Bouviolle, avait écrit des textes qui évoquaient le pays mozabite qu'il aimait tant.

Nous voyagerons en Tunisie avec Chantal de Moussac qui nous donne à lire quelques passages du journal que sa mère a tenu, au moment de la campagne de Tunisie en 1942-1943.

La Tunisie d'Annie Krieger nous fait partager certains moments de la vie d'un homme né sicilien et qui devint le ministre de la plume dans la Régence en 1809.

Marie-Claire Micouleau-Sicault nous a permis de publier quelques passages d'un ouvrage qu'elle a consacré aux médecins français au Maroc. C'est aussi ce pays qui est évoqué dans un texte dont l'auteur est le fils du Glaoui et qui brosse un étonnant portrait de son père qui aimait tant la musique. Ce que confirme Jean-Pierre Koffel de manière plaisante.

Juge de paix en Kabylie, Jean Turin parle de son expérience de magistrat mais raconte aussi le pays de son enfance.

Toutes les pages de ce numéro nous donnent l'occasion d'un devoir de mémoire où l'amitié a sa large part. Nous sommes heureux de faire connaître ainsi une autre facette du talent trop méconnu de Jean Brune. Il s'agit d'extraits de sa correspondance, nombreuse, variée, à la mesure de sa complexité et de la manière admirable de faire d'une phrase, une évocation saisissante.

Hommage à Jean Brune, certes, mais aussi devoir d'amitié envers Francine Dessaigne à qui la vie, un jour, a paru trop lourde à porter.

Le livre qu'elle avait fait paraître contient, outre une étude sur l'homme, l'écrivain, une grande partie de la correspondance qu'elle et d'autres amis avaient reçue de lui.

Voici, ajoutés à ces textes, deux souvenirs personnels.

Au-delà de toute polémique, en marge de cette agitation sur le rôle positif ou non de la présence française, il est bon de se reposer sur des textes "innocents" et littéraires.

Jeanine de la Hogue

# Jean Brune tel qu'en lui-même

Présentation Francine Dessaigne

**Dans ces quelques lignes, extraites de la préface de son livre, Francine Dessaigne dit bien la difficulté qu'elle a eue à cerner et à définir la personnalité complexe et attachante de l'homme et de l'écrivain Jean Brune.**



Jean Brune, un rire sonore, une voix profonde, enveloppante, charmeuse, de mémorables colères, une main tendue, une silhouette trapue, une démarche qui danse, un journaliste à l'écriture brillante mais aussi l'obscur technicien qui sait, d'un coup d'œil, adapter un texte à la surface indispensable à l'équilibre de la page, un peintre au message tourmenté, un écrivain lyrique, un être décevant, inexplicable, inexpliqué, un ami fidèle... Je pourrais continuer sans fin l'inventaire du bon, du mauvais, des contrastes et des contraires, sans aucune certitude de cerner le personnage. Où est la vérité ? Partout, sans doute, multiple et nuancée.

Il est très difficile d'évoquer Brune, impossible, en tout cas, de restituer en leur entier son talent et son caractère. Qui fut-il pour ceux qui l'ont rencontré, ceux qui l'ont bien connu ? L'écrivain, le peintre, le journaliste, le camarade de combat, l'ami dont chacun garde "son" souvenir, tant de facettes pour faire un tout qu'il faudrait réunir une foule pour le recomposer. Pourquoi parler de lui, comment le faire sans le trahir ? Ces deux questions ont nourri et gonflé mon inquiétude à mesure que, derrière le mythe, je voyais surgir un homme totalement inconnu.

Pourquoi en parler ? La lecture de ses livres, de ses articles, une longue correspondance m'y ont incitée, mais aussi le désir d'enrayer l'oubli, dans la mesure de mes moyens. J'ai correspondu avec lui pendant huit ans et je ne l'ai rencontré que deux fois, très brièvement. Chaque lettre me semblait devoir être la dernière, car je ne comprenais pas l'intérêt que pouvaient représenter pour un écrivain, journaliste, voyageur tel que lui, des échanges aussi réguliers avec une petite provinciale de mon espèce.

Ce n'est donc pas le moindre paradoxe que de voir celle qui l'a le moins connu assumer la tâche, très complexe, de fixer ce caractère tout en contrastes, insaisissable jusque dans les instants où il semble le plus vrai.



*Je travaille dans le silence et la solitude. Baignant dans mes personnages qui me débordent et se multiplient. Au fil des pages le livre devient invectives et injures et anathèmes. Je vis en tête à tête avec la violence, les massacres, la fureur. C'est l'apocalypse... Des traces de flamme et de poudre. L'enfer. Je serai excommunié par toutes les églises, seul sur mon tas de cadavres.*

Lettre aux Davaud (Portugal)

*En 1957, Jean Brune est journaliste à Alger. Il fait la connaissance d'une jeune femme avec qui il échange des lettres, qu'il a certainement aimée mais avec qui il n'a pu vivre. Il quitte alors l'Algérie et commence cette étonnante errance qui s'est terminée en Nouvelle-Calédonie, en septembre 1973. Voici quelques extraits de ces lettres.*

**Belle.** Un jour triste, de surcroît écrasé par la même chaleur torride qui pèse sur Alger depuis quelques jours.

J'ai remué des idées simples tout au long des quelques centaines de kilomètres qui m'ont mené, l'autre matin, d'Alger à cette ferme des hautes plaines d'Oranie où je suis venu chercher refuge. J'aime l'été en Afrique. Vous connaissez les charmes de notre pays pendant cette saison. Les gens légers ne vantent que le bonheur de vivre au bord des plages un peu païennes. Il y a aussi la beauté moins conventionnelle, moins évidente des paysages du grand bled. Tout y est dévoré par la lumière, et les lointains prennent des teintes de soie fanée, qu'exaltent les taches vives des chaumes brûlés par le soleil. Il semble dormir sur ces perspectives une secrète tristesse que je préfère à la gaieté trop bruyante des plages, peut-être parce que je suis plus sensible à certaines résonances entre la sensibilité un peu malade du cœur et les silencieuses harmonies de paysages qui semblent marqués par je ne sais quelle inexplicable malédiction.

J'ai trouvé votre lettre au retour d'un raid dans les Béni Boudouane au pied de l'Ouarsenis où nous sommes allés manger un méchoui chez le Bachagha Boualem. Et votre lettre ne me parlait que de pluie. Nous sortions d'une plaine du Chéelif torride. Vous ne parliez que de froid et nous avions les yeux et la peau brûlés par le soleil.

Savez-vous que Camus a parlé quelque part de "l'heure funèbre de midi" en Afrique. Et vous êtes trop hypersensible, au-delà de l'apparente espièglerie qui est un de vos charmes, pour n'avoir pas senti depuis longtemps ces subtilités.

Me voici seul dans ma cellule monacale d'Oranie avec le vieux rêve manqué. J'ai quitté Alger parce que je ne pouvais plus supporter cette bataille épuisante du journal, ni cette évidente certitude que tant d'efforts sont vains puisqu'ils ne sont offerts à personne. Je ne reviendrai pas à *La Dépêche*. Voulez-vous n'en parler à personne. Je ne sais pas ce que je ferai. Je veux seulement pour l'instant "décrocher", couper avec des rythmes, un engrenage. Je rêvais de deux mois de solitude. Me voici avec mon trésor... Un trésor d'images.

Il me reste à vous écrire quelque chose que je n'ai pas osé vous dire ces dernières semaines. On confie plus facilement au papier ce que l'on n'ose ni murmurer, ni s'entendre exprimer. Je garde comme un trésor secret l'image de la seule fille avec qui j'ai rêvé vivre.

**Belle.** Vous avez un talent d'écrire qui me surprend toujours et m'émerveille. Me surprend, je sais que vous m'entendez : il y a cette surprise de découvrir une foule de

# Mers el Kébir

Les bateaux ont croupi trois jours, englués dans l'eau verte de Mers el Kébir.

La chaleur s'apaisait à peine au crépuscule et les hommes montaient sur le pont pour surprendre les moindres mouvements des remorqueurs, comme on guette les signes imperceptibles de la vie au chevet d'un mourant.

Monter sur un bateau avait depuis des mois symbolisé pour les équipages les premiers gestes de l'aventure. Pourtant quelle commençaient par une telle immobilité les surprenait. Des déceptions erraient au fond des âmes parce que rien n'était conforme aux rêves caressés.

Les hommes sentaient confusément que cet embarquement ne décidait rien.

L'aventure était plus loin encore.

Ils en situaient le commencement au départ prochain.

Mais leur première désillusion leur en faisait apprécier de nouvelles.

Ils n'étaient plus certains de rien, et dans l'inaction s'élevaient en mille constructions chimériques.

Dans les calés où les hamacs s'étagèrent en quatre rangées blanches, ils s'essayaient à manier les ceintures de sauvetage.

Les plus espiègles découvraient des jeux nouveaux.

Mais ils se lassaient vite.

Ils remontaient sur le pont pour regarder descendre le soir, en taches d'encre violette, sur la mer trop lourde.



sentiments moirés de nuances, que l'on ne voit pas soi-même sous ces couleurs, ces griffures légères, ces touches vivantes et tout devient voyage dans un monde familier et cependant nouveau. Il y a quelque chose de surréaliste dans vos lettres les plus simples et les plus limpides. C'est que vous voyez les êtres et les choses du dedans, où avez-vous pris cet art qui m'impressionne beaucoup ?

Vous me parlez de cette côte rouge et me faites souvenir des jours où la grande marée de la guerre m'y a poussé, depuis mon Afrique si proche et si étrangère. Mais je n'ai pas entrevu la côte comme vous l'imaginez. Les fumigènes avaient fait du rivage de Provence un fjord norvégien et ce 15 août ressemblait à un novembre de nuit polaire. Et puis, nous ne savions pas où nous étions. Le voyage avait duré dix jours depuis Mers-El-Kébir. Nous pensions surtout à Gênes. Nous avons décacheté les plis secrets et appris que nous dérivions lentement entre Sainte-Maxime et Saint-Tropez. C'était un soir extraordinaire.

Cependant, le débarquement ne me faisait pas découvrir la Côte d'Azur. J'y étais venu en mai-juin 1942 à la suite d'une fille au visage étrange, un peu hindoue et qui dansait dans les cabarets. Et puis j'étais reparti un matin de juin humant quelque chose de désagréable dans l'avenir. J'ai toujours eu de ces prémonitions. Je suis allé - j'étais allé - installer mon désœuvrement au Casino de Canastel sur la corniche d'Oran. J'y ai vécu un été de rêve entre le ciel et la mer. Et puis les Américains sont venus. Ce fut la Libye, la Tunisie, la Sicile, l'Italie... Et le destin me ramena sur les plateaux de Canastel où étaient installés les camps d'embarquement. Descendant vers le port un soir d'août avec les chars lourds dont les moteurs emplissaient la nuit d'un grondement d'autre monde, je suis repassé devant le Casino de Canastel. Et il a été l'un des derniers points entrevus au couchant suivant. La mer était hargneuse. A l'autre bout de l'aventure, il y avait la France.

*Puis, pendant huit ans, Jean Brune a entretenu avec Francine Dessaigne une correspondance très amicale. Il a été difficile de choisir des passages dans les lettres, écrites dans l'émotion du moment et, comme dit si bien la locution populaire, "au fil de la plume" et, en fait, on a toujours l'impression de trancher, maladroitement, ce fil. Impression plutôt frustrante.*

**Madame.** Vous m'avez fait une lettre toute baignée de tristesse, ou peut-être, plus exactement, de désenchantement ; et ce que je sais de vous par vos courriers ne concorde pas bien avec ces propos désabusés. J'ai travaillé tout l'été fenêtres closes à la lumière, n'ayant pas un mot de français à dire en un mois. Argoud venait parfois. Argoud c'est François de Salles, Thérèse d'Avila et le Roi Lépreux de Palestine. Nous parlions d'avenir. Je lui avais prêté une veste de daim qu'il doit avoir encore. Avec ses tennis sales et ses pantalons tirebouchonnés, il avait l'air d'un parfait apatride. Un jour, il m'a dit - "Jean, ce qui me serait le plus pénible, ce serait la perte de la liberté



physique !" Je pense à lui souvent.

Il était de la race, il est de la race - de ces capitaines qui sont ma vraie famille à Lisboa ou en Sicile. Nous sommes des réfractaires. Alors vous savez... "la vie qui convient" .... c'est un peu subjectif.

Votre réflexion sur le manuscrit de *La haine...* m'a amusé. Il avait deux mille pages (le manuscrit de *La Révolte* en avait plus de mille) et était enfermé dans une vieille valise en porc, doublée de satin rouge, cadeau d'une fille oubliée. Quand je suis devenu clandestin en novembre 1960, c'est Roger Degueldre qui a escaladé mon mur de Saint-Raphaël, à Alger, pour récupérer le manuscrit. Puis je l'ai transporté de cache en cache, j'ai écrit sur une planche posée en travers d'un lavabo.

L'habitude des articles griffonnés en hâte dans une chambre sordide ou un palace m'a servi. Le manuscrit doit être quelque part chez l'imprimeur, je rêve de le récupérer pour le détruire. Il ne faut rien laisser derrière soi. J'ai brûlé à Lisboa le manuscrit de *La Révolte*. Mais vous n'y trouveriez rien de "frémissant". Je le raconterai longuement dans un bouquin en préparation après celui qui va paraître d'une semaine à l'autre. Pour le suivant, j'ai trouvé un titre à la porte d'un bar d'Alicante quand les commandos y ont débarqué en juillet 1962 avec leurs querelles et leurs fureurs. L'écriteau disait : "Interdit aux chiens et aux Français". Je crois au mythe platonicien sur les harmonies qui lient l'architecture du visage aux vertus morales. Et je crois que se contraindre à une écriture harmonieuse, c'est se contraindre à mieux penser, plus clairement. Je hais les ratures et je colle des bandes blanches sur les phrases condamnées pour les refaire, sans ratures, corrigées selon mon goût.

Pardon de ce long bavardage et de ces confidences. Ce soir, c'est le bout de l'an, j'ai un peu de temps et envie de muser. Pour le reste, bien sûr, le "bébé jasmin" poussera. Des Pieds-Noirs de Boufarik sont venus ici en planter. Mais je serai parti avant que mon jasmin n'atteigne aux dimensions de celui du balcon Saint-Raphaël où les fleurs sur les carrelages de mosaïque faisaient de chaque matin une fête païenne face à l'éblouissement de la baie merveilleuse.



*Les brêles de l'Armée d'Afrique,*  
dessin de Jean Brune

Vous dites Tala Rana... Terme de patos, jolie Madame. Il faut dire Talaà Rahna, la montagne du Bien-être ... On retrouve cette racine berbère Talà dans le Telemly algérois, Talaà Mallat, la Montagne Blanche. Je vous pardonne. Je passais mes vacances de collégien à Talàa Rahna vers 1928 sans doute, ou peut-être avant.

Désolé, l'oued M'Kacel était déjà couvert au début du siècle. Musette raconte les fêtes qui ont célébré l'événement. Ce qu'on a construit en 1945, c'est l'aménagement, en grand égout collecteur, de l'oued M'Kacel et peut-être ce souterrain étrange qui, parti de Barberousse, débouchait au stade Cerdan, comblé sur une plage qui s'appelait autrefois Bains des chevaux, puis Bain des familles. C'est là que Cagayous allait "faire la mouna" le lundi de Pâques. Il y a trop de "comme" dans mon style, mais c'est une herbe folle, qui surgit partout. Je coupe. Elle repousse.

Comment pouvez-vous imaginer que j'ai trouvé ce que je cherche et que je me sens en paix où je suis. Je ne sais pas précisément ce que je cherche. Et tout essai de définition m'embête. Je suis le vent c'est-à-dire rien, mais un mouvement. C'est ce mouvement qui me fascine. On retrouve ici les extases de la corrida. Enfin je ne serai jamais en paix. La paix c'est la mort. Je l'ai dit à Raymond Abellio qui a écrit "heureux les pacifiques" je ne suis pas d'accord. Mais ceci est compliqué.

**Madame.** J'ai beaucoup de torts envers vous. Mais je suis au moment où il est difficile de s'arracher à ses délires ; moine copiste enfoui dans ses papiers. Aujourd'hui, j'ai fini un chapitre qui me tenait en haleine. Un orage grondant roule sur l'Andalousie, c'est dimanche et je pars demain au Portugal où m'appellent mes frères, les capitaines solitaires du bord du Tage. J'ai fini mon pensum... J'ai trouvé, dans Maurice Bardèche, l'exergue du prochain livre. "Nous sommes une église qui ne peut plus prier que dans les catacombes..." Fraternellement.

**Ah Madame,** cette lettre ! cette avalanche, je croyais lire l'adorable, parfois Electre comme vous et tonnant d'imprécations. Comment faites-vous pour prendre les mots à la lettre comme une Barbare du nord.

Catacombes ! Et comment pouvez-vous m'imaginer enfoui sous les voûtes humides. Vous avez oublié les chauves-souris dans votre vision d'enfer. Mabire peut dire que *La Révolte* est une littérature de vaincu, ceci prouve qu'il a compris. Et les capitaines, dispersés par l'errance, eux, ont bien compris l'appel un peu farouche d'espoir qu'il y a dans *La Révolte*. Rassurez-vous, je ne suis pas un vaincu. Je suis le défi et la gaîté et la gaîté par le défi. Kalfèche me disait à Mallorca : "Ce qui a le plus frappé mes enfants chez toi, c'est ton éclat de rire". Alors, les catacombes c'est cette société secrète que nous sommes, tous dispersés chez les Français d'hexagonie, mais tous liés par des souvenirs que personne ne peut comprendre mais qu'un sourire, un clin d'œil ou un silence suffisent à faire surgir et ce silence et ce sourire et ce clin d'œil sont nos catacombes.

Nos catacombes, cette odeur de brochettes que vous sembliez trouver vulgaire autrefois mais qui maintenant vous ravit et qui m'a toujours paru encens de cérémonie rituelle. Camus me disait : "c'est l'encens des Barbares que nous sommes". Et nos catacombes, c'est l'écho d'une voix qui met le verbe à la fin de la phrase ou qui rit comme mon ami Pons dont Bab-el-Oued disait "qu'il riait en espagnol".

Mais alors, reprenons la phrase "Nous sommes une église qui ne peut prier que dans les catacombes", c'est-à-dire qui ne peut vraiment communier que dans ses secrets inaccessibles. Et dites-moi que vous la trouvez belle. Du moins, je souhaite que vous la trouviez belle. Je suis aux ultimes pages de mon pensum et rêve de libération. Fraternellement.

Je travaille ; fourmi papivore liée à des chimères. La France a fini de s'estomper comme un cauchemar évanoui. Il m'en reste des visages amis qui, pour le plus grand nombre, sont des visages d'Afrique. Vous êtes un visage de France par le caprice d'une rencontre ; mais l'Afrique est la source commune. Nous y avons aimé les mêmes choses. Je regrette que vous n'ayez pas connu mon observatoire du balcon Saint-Raphaël. J'y avais entassé des objets et des étoffes ramenés des voyages. Ils avaient en commun la splendeur des matières qui est l'aristocratie des choses. Je continue. J'ai trouvé de merveilleux jougs du Haut-Vinho énormes, sculptés par des bourreliers de village dans des madriers de chêne. Ils feront de beaux dossiers de bancs. Demain, j'irai chez le Senhor Almeida y Allueida acheter de l'étoffe pour les coussins. L'art de vivre est dans ces petites choses.

Soyez heureuse, fidèlement. ■

---

*La dernière lettre de Jean Brune du 17 septembre 1973 se terminait par ces mots :*

*"Je vous parlerai du Pacifique Sud un autre jour. Je vous embrasse".*

*Francine Dessaigne l'a reçue le 23 septembre, jour de la mort de Jean Brune.*



« Portrait robot » de Jean Brune par lui-même...

# Je suis venue vous dire

Jeanine de la Hogue

**A travers ses lettres, Jean Brune nous a découvert une facette de sa personnalité. Je vais ici parler de l'homme que j'ai connu et j'aimerais évoquer deux souvenirs.**

Le premier a pour cadre la *Dépêche Quotidienne*, dans le petit bureau de Jean Brune à Alger. Il m'accueille et, dès mes premiers mots : "Kabyle, vous avez dit Kabyle ? N'en dites pas plus. Ce nom seul me fait rêver. Je vois immédiatement mes amis, l'un d'eux en particulier. Quand je l'écoute chanter ses mélodies rauques, autour des feux de la montagne, je crois assister à la naissance de la poésie, longtemps avant Homère. Et quand je le regarde, ses moustaches tombantes, sa blouse serrée à la taille, ses braies liées aux mollets par des cordelettes de palmier tressé, ses chaussures de peau de chèvre, je pense à l'image du Gaulois que me proposaient mes livres d'enfant. Quant au moral, bavard, volontiers vantard, divisé sur les détails, incapable d'unité pour fonder une nation, mais courageux jusqu'à l'héroïsme et redoutable dans la guerre... Je vois vivre, sous mes yeux d'homme du XX<sup>e</sup> siècle, les sociétés humaines qui habitaient mon pays à la naissance de Lutèce".

Quant à moi, j'étais pétrifiée, je regardais avec effarement cet homme que je ne connaissais pas, qui s'était levé fort courtoisement à mon arrivée et qui, tel un tribun, pérorait derrière son bureau. N'ayant entendu de ma présentation que le mot "kabyle", il avait enchaîné sur ses propres souvenirs de Kabylie et s'appêtait sans doute à me faire un cours sur ce peuple admirable.

Cherchant autour de moi un siège, je m'étais assise. Jean Brune m'avait alors, en quelque sorte, découverte, s'était excusé et avait, avec beaucoup de naturel, poursuivi comme s'il n'avait pas terminé sa phrase.

"Si j'avais eu quelque influence sur la propagande en France, j'aurais fait éditer d'immenses affiches sur lesquelles j'aurais écrit : *"Français, curieux du passé de votre pays, venez en Algérie visiter la Gaule"*. Car, en vérité, l'Algérie des Djebels, c'est la Gaule ! Puis, se tournant vers moi, Jean Brune avait ajouté, comme une évidence : "D'ailleurs, votre père, ce blond aux yeux bleus, est un parfait Kabyle".

J'étais restée muette, fascinée par cet homme si vivant, qui avait l'air de trouver tout naturel



*La tauromachie, une des passions de Jean Brune, croquis par lui-même*



*Village kabyle dans la région de Fort-National, dessin de Jean Brune*

que je sois là dans son bureau, toute disposée à l'écouter me faire un cours. Non, ce n'est pas le mot exact, me faire part de ses sentiments sur la Kabylie.

Par la suite, j'ai souvent revu Jean Brune, j'ai lu les articles qu'il écrivait sur la Kabylie. Il était un familier du Café des Facultés, rue Michelet à Alger, sorte de PC où se réunissaient tous les jours des hommes amoureux de la parole, misogynes certainement, car je n'y ai jamais vu une femme.

Mon deuxième souvenir de Jean Brune se situe à Paris, mon mari l'avait rencontré dans le métro et il était venu avec des amis, dîner à la maison. J'avais appris ce jour-là que son exil espagnol avait développé en lui un goût, je dirais même une passion, pour la tauromachie.

Comme Jean Brune était un comédien né, il nous avait, ce soir-là, mimé une corrida dans laquelle il était à la fois le torero et le taureau. Nous étions à la fin du repas et il nous parlait de la corrida. Soudain, il s'est emparé d'une serviette de table et s'est mis à nous expliquer, tout en louvoyant à travers les fauteuils, les différentes figures de la corrida. Puis, il avait foncé sur un fauteuil-torero et s'était effondré, en taureau haletant et vaincu.

Je n'oublierai jamais ce spectacle extraordinaire, d'une vérité étonnante. Nous regardions, fascinés, cet homme assez massif, il avait beaucoup grossi durant son exil, tournoyer, sauter, esquiver avec une légèreté incroyable.

A travers ces deux anecdotes, on a compris la vitalité de cet éternel vagabond, avec la fidélité à l'amour de son Algérie et la fidélité à ses amis. Cette vitalité que la maladie a vaincue dans cette Nouvelle-Calédonie qui l'avait accueilli au terme d'une longue errance. ■

# Médecins français au Maroc

Marie-Claire Micouleau

Le professeur Bernard Debré a préfacé le livre de Marie-Claire Micouleau consacré aux médecins français du Maroc. Il commence ainsi : "A l'époque où il est de bon ton de s'autoflageller, de battre sa coulpe pour s'excuser... ce témoignage sur l'œuvre accomplie par les médecins de la coloniale est tout à fait fondamental. En effet, la France n'a pas à rougir de l'action de ses enfants dans les colonies... Et s'il en est qui doivent obtenir une mention particulière, ce sont bien les médecins de la coloniale. Du haut en bas de la hiérarchie, ils ont arpenté les médinas, les déserts, les souks. Ils ont été les premiers serviteurs de l'homme, dans ces pays souvent déshérités... Quelle vie extraordinaire au service des autres ! Quelle vie extraordinaire au service de la France !". Marie-Claire Micouleau nous donne ici un extrait de son ouvrage.

Le médecin du bled partage son temps entre les consultations sur place et les tournées dans le bled. Celles-ci sont organisées dans les *ksours*, (villages) lors des assemblées et tribunaux coutumiers, les "*mejless*". Le chef du village, l'*amghrar*, organise volontiers l'accueil du médecin.

Les jours de souks attirent aussi des rassemblements de populations. Le toubib viendra pour ses visites et ses consultations, accompagné d'un infirmier marocain qui lui sera précieux, auxiliaire médical autant qu'interprète, jusqu'à ce qu'il maîtrise parfaitement la langue. Les difficultés ne manquent pas : après les nombreuses péripéties qui animent les trajets, pannes, pneu crevé, intempéries de toutes sortes, de la tempête de neige au *chergui* accablant, il reste à installer le matériel médical enfermé dans les cantines. Il faut parfois éclairer le fond des maisons d'argile, dont les petites ouvertures ne laissent filtrer qu'un filet de lumière. La lampe-tempête ne suffit pas, il faut se débrouiller avec la batterie du véhicule, à laquelle on relie par un câble un vieux phare.

Les Berbères, peu douillets, ne font appel au médecin que quand tout va très mal : une appendicite qui a déjà tourné à la péritonite, un accouchement périlleux. Par exemple, notre médecin promu accoucheur, devra prendre en charge une mère épuisée, en pleine hémorragie, l'enfant se présente par le siège. Pas de table dans le mobilier de la maison, des nattes de doum, des tapis et des couvertures : il faut appliquer des forceps à une pauvre femme qui hurle. Elle est assise par terre entre les jambes d'une parente qui la maintient à demi couchée, il faut calmer les femmes qui jacassent et se lamentent. Il faut surtout des trésors de diplomatie pour apaiser la *kabla*





**La consultation à l'hôpital Cocard de Fez**

(la sage-femme traditionnelle) frustrée. Elle aurait coupé le cordon ombilical elle-même... avec un tesson de bouteille !

Il faut, enfin, ne pas oublier de se plier aux traditions : pour éloigner le mauvais sort, on doit s'exclamer à la vue du nouveau-né "*mskine* !" (le pauvre !)

Le médecin termine ensuite ses visites surtout consacrées aux femmes. Les femmes berbères sortent rarement.

Il doit alors commencer sa consultation dans le ksar, au milieu de la foule bigarrée et bruyante, attirée par les étalages des jours de souks.

Parmi toutes les affections qui frappaient ces populations, le trachome et les lésions qu'il entraînait, constituaient un fléau bien difficile à combattre.

Cette maladie des yeux, due à un virus extrêmement contagieux, ravageait certaines régions où 80% des enfants étaient contaminés. Au moment de la maturité de certains fruits, le trachome se compliquait d'une conjonctivite, provoquée par un bacille, transporté par les mouches, l'œil devenait alors purulent, puis à la fin de la





**Femme berbère**

saison, séchait en rétractant les paupières dont les cils frottaient alors la cornée : c'est le trichiasis. Le manque d'hygiène aidant, la cornée surinfectée s'opacifiait et le malade perdait définitivement la vue.

Tous ces malades attendaient leur tour, pour des soins qu'ils savaient douloureux...

Le docteur Rémy, médecin-chef de la formation sanitaire de Boulmane du Dadès dans les années cinquante, attaqua le problème de front : il fallait guérir, mais aussi prévenir en éduquant. Ses initiatives furent très appréciées en haut lieu, tant elles allaient dans le sens de la politique de santé mise en oeuvre depuis 1947.<sup>2</sup>

La prévention, le docteur Rémy la conçut comme un travail original d'éducation : sa femme avait peint de

grandes toiles qui, "représentant des yeux sains et des yeux malades, expliquaient ce qu'il fallait faire pour se prémunir de la contagion. Ce fut, à ma connaissance, une des premières formes d'éducation audiovisuelle", écrivait-il. L'auxiliaire de santé montrait, devant ces toiles, comment mettre des gouttes dans les yeux ou étaler de la pommade. La première année, les médicaments étaient fournis.

Puis, les habitudes étant acquises, ils furent vendus à un prix très bas chez le marchand de tabac.

Dans certaines campagnes, notamment autour de Fez, les clients des souks étaient réticents ; le docteur Rémy eut recours à un stratage peu orthodoxe mais qui se révéla très efficace.

« Me référant au goût des Marocains pour les histoires merveilleuses, j'habillai mes deux infirmiers en bonimenteurs, les lâchai dans les souks avec les gouttes, les pommades (à l'auréomycine) et les toiles peintes... Ils ameutaient la foule, gesticulaient, s'époumonaient et racontaient aux badauds l'histoire du trachome et du bacille de Weeks. Ces collyres sont miraculeux, disaient-ils, ils sont aussi puissants que les médecins, achetez-les !

2. F. Rémy. 40 000 enfants par jour. Robert Laffont.



*Un bonimenteur devant le souk de Taza*

Le succès était alors garanti, les collyres s'arrachaient, moyennant une somme modique qui en alimentait le stock. La gratuité était moins attrayante et plus suspecte aux patients ».

Les Marocains, en effet, bien qu'ils ne se sentissent pas déshonorés de bénéficier de soins hospitaliers gratuits, étaient persuadés qu'un médicament payant supposait une efficacité plus grande.

On voyait fréquemment dans les souks des corbeilles remplies de pilules multicolores vendues par les malades auxquels elles avaient été distribuées dans les dispensaires, elles avaient beaucoup de succès ! Aussi, les infirmiers des salles de visite exigèrent-ils, le plus souvent, que le consultant avalât immédiatement et devant eux les comprimés prescrits !

Autre embête : il était difficile de faire respecter une posologie, les malades croyaient dur comme fer que plus ils prenaient de remèdes à la fois, plus vite ils guériraient, ils pensaient que les chances de guérison sont proportionnelles aux doses administrées. Ce genre de naïveté n'est d'ailleurs pas réservé aux populations maghrébines des années cinquante, si l'on en juge par ces deux anecdotes aussi semblables qu'authentiques. On connaît l'histoire d'un vieux Berbère qui revient à la consultation du souk et qui se plaint au médecin de l'inefficacité du traitement prescrit.

“Tu as bien fait ce qui était écrit sur le papier ?” demande le toubib qui a établi une ordonnance destinée à être présentée à l’infirmier pour délivrance de médicaments.

“Ouakha ! Si toubib ! (bien sûr, docteur), j’ai plié le papier en quatre, je l’ai accroché sur la poitrine sous la djellaba, mais il ne m’a pas guéri !”

De même, dans un coin reculé de nos Pyrénées, il n’y a pas si longtemps, un vieux paysan se plaignait de l’incompétence de son médecin. Celui-ci avait prescrit pour une otite un antibiotique combiné avec un anti-inflammatoire ; le vieux malade souffrait de plus en plus de son oreille, malgré le suppositoire qu’il y avait enfoncé non sans mal !

### **Bibliographie**

- Marie-Claire Micouleau-Sicault, *Les médecins français du Maroc. Combats en urgence (1912-1956)*. Préface de Bernard Debré, L’Harmattan. Paris 2001.
- Docteur Terrab, *Maroc Médical*, numéro spécial 1950.
- Docteur F. Rémy, *40000 enfants par jour*, Robert Laffont, Paris 1987.
- Docteur Maurice Roussel, *Médecin de bled*. Editions de la Vieille Tour, Talence.
- Maréchal Lyautey, *Discours sur la médecine coloniale*, 1926.
- Professeur Laoust, *Mots et Choses berbères*, Challengel, Paris 1920.
- J. Mauran, *Considération sur la médecine indigène au Maroc*, *Bulletin des Hautes Etudes Marocaines*, n° 11920.
- Douté, *Magie et Religion en Afrique du Nord*, Paris 1922.
- Georges Sicault, *Maroc Médical*, numéro spécial Rabat 1950.
- Jean Gaud, *Prophylaxie du typhus historique*, *Maroc Média* n° 195 et *Bulletin de l’Institut d’Hygiène*, 1940.
- Hassan II, *Le Défi*, Paris 1978.

L’ignorance peut faire sourire mais nous prenons conscience chaque jour et dans tous les domaines, notamment ceux de l’hygiène et de la prévention des maladies, de l’impérieuse urgence de la combattre grâce aux moyens éducatifs les plus efficaces.

L’éducation, tous les membres de la communauté médicale dans ces années du protectorat, savaient bien qu’elle était primordiale et chacun s’efforçait de lutter contre l’ignorance.

Certes, les progrès dans la lutte contre les maladies infectieuses et notamment la tuberculose furent plus rapides au Maroc que dans les pays du tiers-monde, notamment grâce à l’efficacité des services de santé marocains. Le docteur François Rémy, qui, avant d’intégrer l’UNICEF en 1963, avait travaillé au Maroc, puis en Côte d’Ivoire et dans d’autres contrées ex-colonisées, notait : « grâce à la largeur de vues de Georges Sicault et à son esprit visionnaire, les services de Santé du Maroc avaient pris une avance considérable, j’ai fait en arrivant à Abidjan un saut de plusieurs années en arrière ». ■

# Noël au M'Zab

Maurice Bouviolle

Maurice Bouviolle, né à Beauvais, a découvert l'Algérie grâce à un ami peintre et a été pensionnaire de la Villa Abd-El-Tif. La lumière du Sud l'a beaucoup inspiré et il s'est épris du M'Zab dont il est devenu spécialiste. Très connu pour sa peinture, il l'est moins pour son écriture. Voici une nouvelle, écrite dans les années trente et que m'a fait connaître son neveu, André Appel, qui fut son exécuteur testamentaire.

Après le terrible été de 1931, tous ses moutons morts les uns après les autres, l'unique puits de son jardin tari, ses palmiers comme pétrifiés par l'haleine embrasée des vents du sud, Bagdadi décida d'abandonner pour toujours son village natal, ce Metlili des Chaambas perdu dans un coin du Sahara comme une rose des sables que le temps ronge lentement.

Il irait vers la grande ville, la capitale du M'zab, Ghardaia, la populeuse, la commerçante, la joyeuse, qui dresse vers le ciel au-dessus de l'immense ruche des maisons de granit son minaret quadrangulaire, tel un phare au milieu des étendues mortes du désert.



*Bouviolle par Jean Launois, 1932*





*Un marché au M'zab, dessin de Bouviolle*

Il travaillerait, il se louerait comme jardinier aux riches marchands gras et vêtus de laine pure qui, dans la pierre et dans la cendre, ont su, à force de patience et de labeur, faire pousser les jardins fabuleux aux cent mille palmiers.

Ou encore, il apprendrait un métier. Et puis il ferait du commerce. Qui sait, peut-être un jour pourrait-il acquérir un magasin où il vendrait des épices, des étoffes, des tapis. Il fallait fuir, abandonner son jardin, sa maison, qui s'émiettait au vent comme un gâteau trop sec.

Et un matin, un froid matin d'hiver, avant même que le soleil n'ait colorié de rose et de lilas les immensités mornes, ils partirent.

Sa jeune femme, Mériem, à califour-

chon sur le maigre âne gris, rayé de noir, ouvrait la marche. Le chameau pelé portant les hardes et deux sacs de dattes - toute la récolte de l'année - suivait, talonné de près par Bagdadi, pieds nus sur les gros cailloux de la piste.

Les trente-sept kilomètres qui séparent Metlili de Ghardaia furent un calvaire abominable pour la pauvre Mériem qui ne cessait de gémir et de pleurer. Quelle folie que ce dur voyage, elle n'arriverait jamais au bout. Mais Bagdadi n'avait pas voulu renoncer à son projet, ni même le remettre.

Ainsi quand, au milieu de l'après-midi, la caravane arriva devant la ville qu'on nomme Beni-Isguen, la sainte, la blanche, la pure, Bagdadi, à la prière de



Mériem, livide sous ses voiles et en proie à d'atroces douleurs, décida de s'y arrêter.

Des Mozabites à longue barbe frisée passaient, longeant les murs, comme des fantômes, d'une main retenant les lourdes draperies dont ils étaient vêtus, et de l'autre au bout d'une lanière de cuir noir, la longue clef en fer de leur maison.

Tous jetaient sur l'étrange cortège des regards courroucés.

Bagdadi comptait vendre tout de suite ses dattes et, qui sait, même son chameau. Mais, sur la petite place triangulaire, le marché finissait. Des nomades rechargeaient sur leurs bêtes les marchandises qu'ils n'avaient pas vendues. Un étameur juif, aussi noir que ses chaudrons, se hâtait de partir.

Seuls les Mozabites, aux gestes mesurés, se levaient lentement des bancs de pierre et continuaient à deviser avant de regagner leurs logis. Bagdadi, à la stupeur des passants, avait poussé sa caravane jusqu'auprès du puits, autour duquel s'assemblent les marchands et les notables. Mais le cavalier du caïd l'interpelle bruyamment :

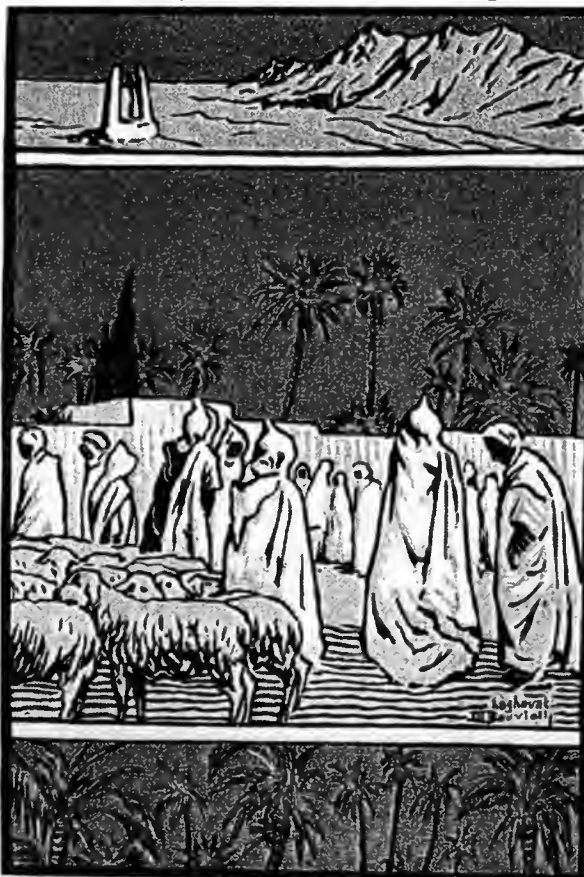
“Que viens-tu faire ici, à cette heure, chien ? Ne sais-tu pas que tous les étrangers doivent repasser la porte de la ville avant la fin du jour ? N'as-tu pas honte de venir ici, au milieu de nous, accompagné d'une femme ?”

Baissant le front sous l'outrage, ils sortirent du marché.

Passée la porte de la ville, gardée à cette heure par des vieillards vigilants

qui n'attendaient que la fin du jour pour la barricader, Bagdadi, Mériem sur son âne, et le chameau, se retrouvèrent sous les murs de Béni-Isguen où des nomades s'installaient pour passer la nuit. Mais, gêné par les regards inquisiteurs, Bagdadi décida de poursuivre sa route vers Ghardaia.

Hélas ! Tous les fondouks étaient pleins. C'était veille de marché et l'étroite rue principale qui conduit à la grande place était envahie par la populace. Des Mozabites se hissant sur leurs ânes, des chameliers poussant leurs bêtes affolées, des Juifs en calotte rouge, des mendiants aveugles, encombraient le chemin. Bagdadi eut bien de la peine à



*Illustration de Bouviolle  
pour Le sang des races de Louis Bertrand*

faire déboucher sa petite caravane sur la place, dominée par son minaret, rouge à cette heure, comme un tison dans le ciel décoloré du soir.

Si les fondouks étaient pleins, il n'était pas plus facile de s'installer au milieu de la place. Bagdadi avançait péniblement au milieu de cette foule, quand tout à coup, deux personnages de blanc vêtus, immaculés au milieu de cette poullerie, l'arrêtèrent avec de grands gestes. L'un d'eux, le visage pâle, encadré d'une barbe noire et tenant dans ses mains une canne d'ébène à manche d'argent, levait les bras au ciel et se mit à invectiver Bagdadi : "Comment, ô toi, étranger, oses-tu venir camper pour la nuit avec une femme ! Allons, dehors, hors la ville ! Si tu ne veux pas goûter de la prison". Et, surgissant derrière lui, le cavalier du caïd les poussa brutalement hors du marché.

Après les feux du couchant, la cendre du soir avait étendu, sur les murs et la terre, son manteau sombre et Bagdadi se trouva avec Mériem sur un chemin qui sortait de la ville. A droite un grand mur blanc, percé d'une porte surmontée d'une petite croix de pierre blanche. Au loin, dans la nuit, on distinguait à peine la tache sombre de l'oasis et, éparses dans le bled, les tentes noires des nomades d'où sortaient des aboiements. N'en pouvant plus et voyant l'endroit désert, Bagdadi, cédant aux prières de Mériem, décida de ne pas aller plus loin.

Le clair de lune bleuissait déjà le grand mur blanc.

Bagdadi fit descendre Mériem de son âne, plus morte que vivante : il déchargea son chameau, entrava l'âne et, près du mur, avec quatre petits piquets, eût tôt fait de tendre au-dessus de Mériem allongée sur le sol, une modeste tente.

La nuit était sereine, au ciel d'innombrables étoiles s'allumaient. Nul bruit alentour. Bagdadi songea qu'ils seraient bien ici et il s'allongea à son tour. De temps en temps, Mériem poussait de longues plaintes. Bagdadi, vaincu par la fatigue, s'assoupit enfin.

Mais ce n'était pas le repos. C'était comme un songe qui prolongeait son dur voyage. Le départ matinal de son village qu'il ne reverrait peut-être plus, les pierres du chemin, les plaintes de Mériem, les cris des Mozabites le chassant de Béni-Isguen, puis du marché de Ghardaia, tout repassait inconsciemment dans sa mémoire. Et, tout alentour, le grand silence de la nuit, le grand silence... Et pourtant, de temps en temps, à ses oreilles bourdonnantes de fièvre et de fatigue, entre deux aboiements lointains, arrivaient des ondes de musique. Oui, des musiques bizarres, des tambourins battus sur une cadence inconnue et des chants...

Pourtant, le café où dansent les Ouleds Naïls était bien loin, à l'entrée de la ville. Il les avait bien aperçues tout à l'heure, debout sur le seuil de leur porte, parées et maquillées comme des idoles barbares. Mais, par respect pour Mériem, il avait vite tourné la tête. Puis, dans son rêve, il se rendait bien compte que ces chants et ces





*Femmes des Ouled-Nail*

musiques ne rendaient pas le même son frénétique que ceux entendus là-bas, à la fin du jour.

Mériem de temps en temps le tirait de son sommeil : « tue-moi, tue-moi, je souffre trop ».

Soudain, un grand cri, un cri de bête qu'on égorge, ou plutôt un cri de femme qu'on assassine déchira le silence.

Alors, derrière le mur blanc, des lumières s'allumèrent, la petite porte surmontée d'une croix blanche s'ouvrit brusquement et, dans l'encadrement, parurent d'abord, encore revêtu de ses ornements d'or, mitré et la crosse en main, Monseigneur l'Évêque du Sahara qui venait de célébrer la messe de Minuit et, derrière lui, en grand uniforme, monsieur le capitaine Chef d'Annexe, dirigeant vers la nuit le faisceau de lumière d'une grosse lampe électrique, et des fidèles affolés par le cri. Dans le cercle de lumière dirigé sur lui, Bagdadi s'était dressé, comme un ressort, la main droite au front dans un salut militaire impeccable, et à ses pieds, se soutenant mal sur un bras, une jeune femme attirait contre elle un petit négriillon vagissant.

Monseigneur, souriant dans sa barbe grise et bénissant l'étrange groupe, se retourna vers les fidèles, sortis en hâte de la chapelle des Pères Blancs : « Qu'on n'inquiète pas ces pauvres gens ».

Alors, Bagdadi sut qu'ils étaient arrivés et qu'il avait bien fait de quitter Metlili. L'évêque allait les garder et lui donner du travail. Il pourrait élever son fils qui s'appellerait Noël, avait dit l'évêque, en souvenir de cette nuit bénie, avait-il ajouté. ■

# Le Ministre de la plume

Annie Krieger-Krynicky

**“Sur la plage, en souvenir de la menace, je refermai la paume, mais je savais que le pouvoir pourrait m’échapper, comme ce soir, le sable glissant”. Cette phrase résume toute l’histoire du Sicilien, Joseph Certa, captif des Barbaresques et dont le destin aventureux l’amena à être le maître de la Régence. Intelligent, beau et brillant, il n’a, pourtant, jamais été très sûr de ne pas avoir le sort de cette comète qui, à la même époque, illumina le ciel de Tunis, avant de s’engloutir dans l’abîme. Voici un passage du livre (1) d’Annie Krieger, où l’on comprend que cet homme sera toujours sous la menace d’un danger.**

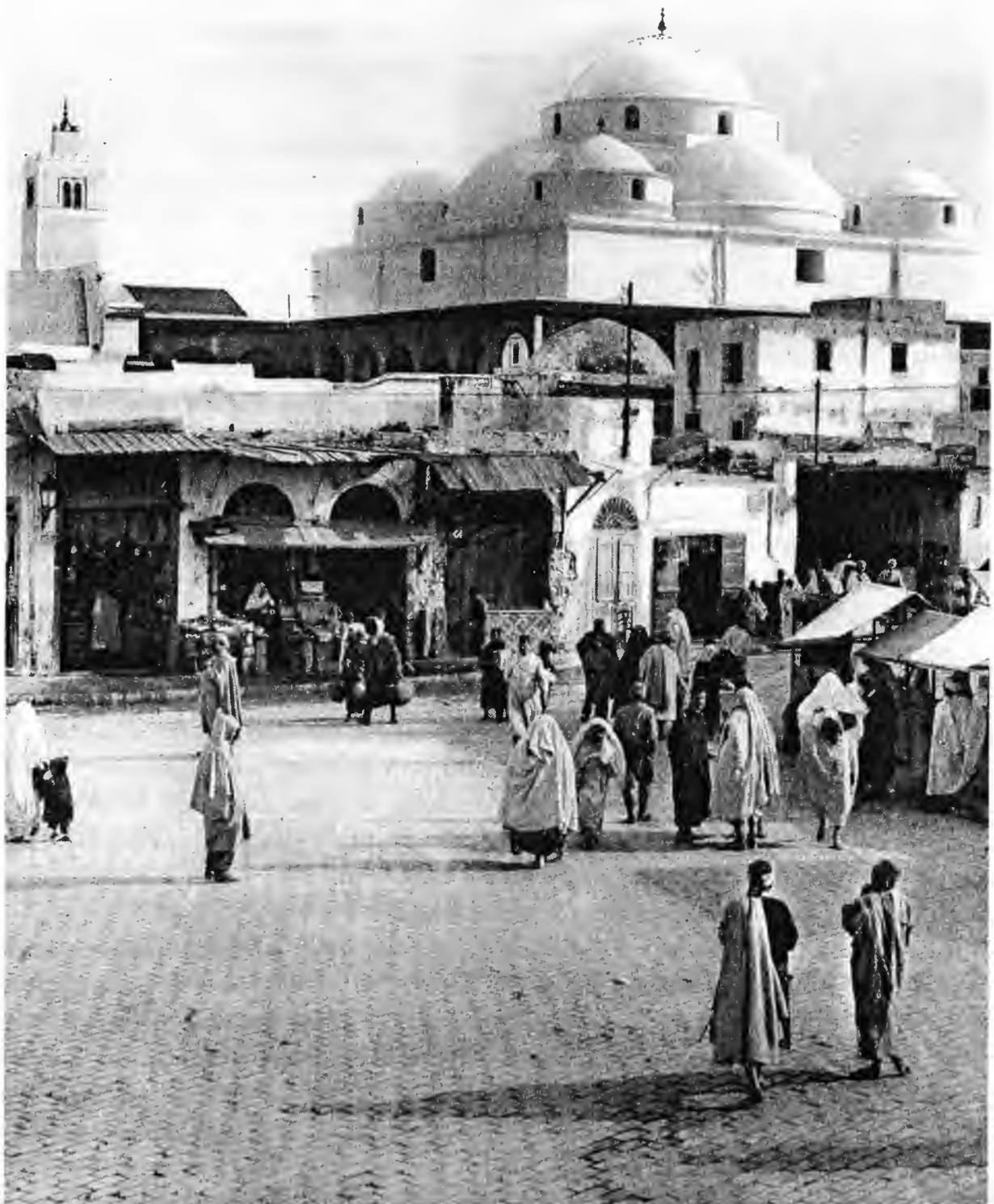
C’était en mars 1809. Le *grégal*, qui arrachait fez et calottes, déroulait les turbans, soulevait sur les mollets les djellabas et dénudait, sous un haïk, un pied cambré de femme, était tombé. Le miroir du lac s’était déridé.

Les navires, profitant des derniers souffles, avaient déployé leurs voiles et s’étaient enfuis de l’abri du port. J’étais venu d’une traite du Bardo, laissant à main droite Bab Souika bruyante de vie, à ma gauche le faubourg de Bab Djazira, l’élégante. Je m’enfonçais dans la pénombre des souks, rendant leur salut aux marchands à mesure que je fendais la foule.

En cette veille du vendredi, les Tunisois s’affairaient aux derniers achats de fête. Quelques courtiers se pressaient au marché des esclaves, car le crieur public avait annoncé l’arrivée d’une caravane de Noirs, venue des sables. Je m’écartais des boutiques les plus achalandées, m’inclinant devant des *amines* que je connaissais et portant la main à mon cœur, à mes lèvres ou à mon front, en une hiérarchie de respect, savante et graduée. N’étant pas en reste d’amabilité, certains m’offraient le rituel du thé à la menthe. J’acceptais la première offre du marchand de harnais afin de me mettre à l’abri : un cortège s’avançait, conduit par des musiciens qui tapaient sur leurs tambours suivant un rythme lent et oppressant. D’autres soufflaient dans de longues trompettes de cuivre. D’immenses Noirs brandissaient des banderoles peintes de versets du Coran.

Des Circassiens blonds et moustachus escortaient un cheval caparaçonné de velours rouge. S’y maintenait avec peine un jeune garçon pâle à la calotte brodée d’or. Des femmes, dans le cortège, poussaient des youyous retentissants ; des professionnelles qui chantent aux mariages et se frappent la poitrine aux enterrements. On célébrait la circoncision du petit-fils du Khaznadar. Le Moldave, ministre des Finances, suivait, un peu à l’écart, serré de près par ses courtisans et ses clients, protégé par un

1. *Le Ministre de la plume*, Annie Krieger-Krynicky. *Mercure de France*, Paris 1992



*Tunis, Place Bab-Souïka et Mosquée Sidi Mahrès*



cordon de janissaires. Les eunuques se mirent à jeter des piécettes d'argent. Le tumulte et la presse devinrent intenable.

Je pris une allée plus tranquille et qui m'éloignait du centre du commerce. Elle me mena non loin de la Zitouniya. Fatima avait revendu la maison de Khadidja, devenue trop modeste, et avait racheté, après la naissance de Kabboura, le palais du renégat khodja, un Géorgien qui, au siècle dernier, était devenu ministre, ce qui m'apparut du meilleur augure.

Les moucharabiehs en saillie se rejoignaient au-dessus de ma tête, me plongeant dans une obscurité fraîche. Les murs des maisons coupaient le jour et le vent de mer. La voie était propre et je n'avais plus à enjamber les tas d'ordures de la place aux esclaves. Je veillais seulement à ne pas éclabousser mes guêtres, brodées de soie pourpre, en franchissant le ruisseau de l'égout. Mes pantoufles pointues, adaptées à l'énorme étrier plat, glissaient sur les pavés irréguliers.

J'évitai le souk El Trouk dont Youssef bey, au XVIII<sup>e</sup> siècle, avait fait la plus belle partie de la ville. Je regardais derrière moi afin de dépister des curieux. J'esquivais les chargements des ânes, les flaques où pataugeaient les porteurs d'eau et les malédictions des colporteurs que je dépassais. Je n'avais pas été suivi lorsque je débouchai sur une petite place, à deux pas de la rue de Tunis. Au milieu, une fontaine de marbre jasait, moins bruyante que les femmes qui puisaient de l'eau. Elles rabattirent un pan de voile sur la moitié d'une joue tandis que je m'avançais vers le portail bardé de fer, pressé de m'y engouffrer afin d'échapper à leurs commérages. Je dus traverser à découvert la placette où le soleil jetait ses rayons déclinants.

Les pierres meurtries des arcades paraissaient d'un jaune plus chaud. Les renfoncements de marbre étaient violets, obscurs comme une aisselle non épilée. Le palais avait la beauté mièvre et raffinée du siècle dernier. Des encorbellements de porphyre vert, des incisions de stuc, étagées en nids d'abeilles, rappelaient la manière exubérante des sculpteurs italiens des années soixante. Mais les moucharabiehs éclataient de leur vernis frais. Les esclaves de Fatima avaient raclé la moisissure des pierres et le croissant de lune qui flamboyait au-dessus du porche. Ressortant parmi les demeures vétustes, les maisons tremblantes, faute d'entretien, qui entouraient la place aux pavés disjoints, le palais de l'aventureux Géorgien avait été poli, poncé, gratté, raclé

et donnait l'impression d'une richesse neuve de parvenu.

Je lançai le heurtoir de bronze. Le bruit fit sursauter deux mendiants affalés contre la porte voisine. Leur mouvement de crainte provoqua chez moi le même réflexe. L'esclave noir m'ouvrit et je m'engouffrai aussitôt dans l'entrebâillement. Par le judas grillagé, j'observai le manège des deux hommes qui s'étirèrent puis se ras-soupirent.

Les galeries de la mezzanine et les arcades du rez-de-chaussée s'ouvraient sur une cour plantée de deux palmiers, de quelques orangers minuscules. Une petite fontaine usait de ses larmes les arabesques de marbre qui célébraient le bey Hussein Ier, maître du Géorgien. Je laissai, à main gauche, les salles où s'activaient des servantes autour de canouns fumants, pour gagner la galerie de droite. J'étais guidé par une musique atonale où alternaient les deux voix du luth et de la flûte, soutenues par la cadence d'un violon.

J'éprouvais un pincement au cœur à la perspective de me retrouver seul avec Fatima. Le regret de cette femme restait en moi comme un relent âcre. Je remâchais cette amertume pour me souvenir que j'étais encore vivant. La quête desséchante du pouvoir n'avait pas sclérosé ce sentiment. Mais que l'échec m'incombât en grande part me laissait un goût de fiel.

Elle se tenait au seuil de la salle. A sa silhouette opulente et voluptueuse, à ses bras charnus, à ses cheveux blondis décolorés à la chaux, je superposais toujours la fillette aux tresses rousses, au corps étroit, à peine renflé, aux seins pointus. Ce décalage entre mon souvenir et l'actuelle apparition n'apaisa pas le lancinant regret de ce qui aurait pu être et que je n'avais pas su prendre.

Les boiseries peintes de fleurs des champs, à la mode de Damas, rappelaient sans doute, à la citadine, les prairies de Monastir. Les carreaux turcs, bleus et turquoise, émaillaient, d'un jardin de cyprès, la paroi centrale. Les œillets bleus du ministre Khodja s'étaient fanés et les potiers de Nabeul les avaient reflouris d'une couleur criarde. Tout dans la pièce montrait la richesse tapageuse, voyante. ■





## Le Glaoui mélomane

Vu par son fils.

*Abdessadeq El Glaoui est le huitième fils de l'ancien pacha de Marrakech, El Hadj Thami El Mezouari El Glaoui. Il vient d'écrire un livre sur la vie et le destin de son père qui fut une figure légendaire de l'histoire commune du Maroc et de la France. Il apporte notamment un éclairage sur les relations du Pacha avec le sultan Mohammed V. La personnalité complexe et fort raffinée de ce personnage hors du commun est ici évoquée dans sa culture et sa prédilection pour la musique, toutes les musiques.*



De tradition, les grandes familles marocaines rivalisaient entre elles pour entretenir dans leurs maisons des troupes de musiciennes, les *ouadates*, littéralement : les joueuses de luth.

On allait, au début du XX<sup>e</sup> siècle, jusqu'en Turquie pour y chercher les artistes expertes dans la musique. Elles étaient requises pour enseigner aux *ouadates* l'art d'en maîtriser les instruments. On avait soin également de leur apprendre le chant et la danse.

Hadj Thami s'est appliqué à entourer ses musiciennes des plus grands égards et il aimait les écouter et les faire jouer pour ses invités. Souvent, pour les invités qu'il conviait pour les repas, qu'il s'agisse du déjeuner, du dîner ou des jours de fêtes familiales, il faisait appel à des groupes de musiciens et de danseuses de l'extérieur. Ses aides lui procuraient les plus talentueux : musique andalouse, danseurs berbères ou *chikhates*. (nom de ces troupes de cinq à six femmes qui chantent et dansent sur des rythmes marocains populaires).

Mais pour les réceptions plus intimes, il réservait à ses invités son orchestre personnel de musiciennes et de danseuses.

Soucieux de conserver les traditions de la musique andalouse (*al Ala*), le pacha qui patronnait personnellement l'orphelinat de la ville à *Arsat Banni* y fit créer un orchestre. Présidant lui-même cette institution charitable, il avait tenu que soit

sélectionné, par des maîtres experts, un groupe d'enfants doués pour la musique. Il leur fit prodiguer l'enseignement le plus complet de façon que, sortis de leur apprentissage, ces jeunes orphelins forment un orchestre de qualité qui venait jouer dans sa maison pour le plaisir de ses hôtes et le sien propre.

Il assista lui-même avec ses amis les plus proches, à plusieurs de ces représentations et il ne fut pas avare de ses encouragements généreux aux deux artistes. En fait, ses encouragements et son soutien étaient toujours prodigués aux musiciens et aux artistes.

Il favorisa en particulier la célèbre troupe de *chikhates* qui s'appelaient les "sardines". C'étaient trois sœurs très talentueuses et très belles qui louaient leurs services dans les familles de Marrakech. Leur célébrité dépassait même cette ville puisqu'elles étaient appelées ailleurs au Maroc, à l'occasion. Elles ont eu l'honneur de se produire plusieurs fois au palais du Sultan.

*L'abouach* est, comme on le sait, le nom d'une danse folklorique qui anime les fêtes de l'Atlas. *L'abouach* de Telouet a été l'un des plus célèbres. Ce qui en reste a été maintenu jusqu'à nos jours à Ouarzazate et on l'appelle aujourd'hui *l'abouach* de Ouarzazate.

Lorsqu'en 1950, le Sultan Sidi Mohamed ben Youssef fit l'honneur au Glaoui d'accepter d'être reçu à Télouet, on y offrit au Sultan une soirée *d'abouach* qui a laissé un grand souvenir dans la mémoire des Glaoua. C'est que le pacha avait tenu à s'emparer d'un tambourin et à entrer lui-même dans la danse ! C'était sa façon de manifester la joie que lui apportait la présence du Sultan dans cette antique maison de la famille Glaoui.

À l'occasion du mariage de ses fils en 1938, il fit venir de Paris le célèbre orchestre des concerts Lamoureux qui anima trois ou quatre soirées dans les jardins de son palais. Il aimait aussi l'opéra ; la soprano Irène Chantal avait ses faveurs. Il la fit venir à Marrakech où elle donna plusieurs récitals au cinéma Palace, à guichets fermés ! Il eut le plaisir de recevoir Ravel et Cortot à Marrakech. A Paris, il ne manquait pas d'aller de temps en temps à l'Opéra et à l'Opéra Comique.

Il se distrait le soir en dînant au Lido tout près de son hôtel préféré, le Claridge, sur les Champs-Élysées.

Le théâtre et le cinéma ne lui étaient pas indifférents ; il accueillit le célèbre Youssef Ouahbi, le grand acteur égyptien, venu se produire à Marrakech. Il patronna le premier film tourné au Maroc qui relate la vie d'une jeune fille du Haut Atlas. Ce film était titré "Itto". Il fournit bénévolement à la production décors et figurants, outre une généreuse contribution financière.

Le Glaoui avait cette culture qui était celle d'un honnête homme au sens du XVII<sup>e</sup> siècle. ■



# Insolite rencontre

Jean-Pierre Koffel

**D'une plume alerte, notre adhérent, Jean-Pierre Koffel, nous apporte son témoignage sur le Glaoui mélomane.**

Quand je suis arrivé à Marrakech, en août 1939, j'avais six ans. Mon beau-père M. Calvaruso, architecte et entrepreneur (*mouhendiz*) y était venu pour la construction d'une aile supplémentaire à l'hôtel Mamounia. J'entendais parler du Glaoui, dont le nom faisait rire les petits pieds-noirs insolents et grossiers mais qui était fort estimé de leurs aînés, plus respectueux à son endroit. Passée la guerre, mon beau-père a bien fait sa place dans la communauté européenne de Marrakech et il avait un culte particulier pour le Glaoui, dont il avait une photo encadrée sur son bureau.

J'avais lu l'admirable portrait qu'avaient fait du Glaoui (il avait quarante ans à l'époque du portrait) les frères Tharaud dans *Marrakech ou les seigneurs de l'Atlas* (que nous avons à la maison) et, franchement, ces pages sont un modèle du genre. Je ne puis résister au plaisir de citer, presque de mémoire : «Voici Hadj Thami, fastueux seigneur qui, ... avec son long visage maigre, ses grands yeux, son air félin, doux et violent tout ensemble, son sourire énigmatique, l'extrême recherche de sa toilette (toujours dans la simplicité, mais d'un goût achevé et d'une élégance unique, car il ne porte rien qui n'ait été tissé spécialement pour lui par les femmes de ses tribus) rappelle assez bizarrement... un seigneur du XVI<sup>e</sup> siècle en France ou en Italie.» Et un peu plus loin, voici le chef-d'œuvre : « Soudain la porte s'ouvrit, le vent souffla quelques bougies, et je vis entrer le Glaoui, précédé par des esclaves qui portaient des lanternes. Avec sa haute mine, son profil aigu, ses yeux noirs et fiévreux, son burnous dont les pans, retombant sur lui comme des ailes, ne laissaient apercevoir qu'un peu de la blancheur du caftan, et des babouches jaunes légèrement poudrées de neige, on eût dit un immense oiseau apporté par la rafale. » Ce texte est de 1920.

En 1950, je ne savais pas grand-chose du Glaoui. Je connaissais sa résidence, Dar El Bacha, son magnifique hammam de la rue Rmila, ouvert à tout le monde et où j'ai eu mon baptême de bain maure, ses oliviers de la Ménara et de l'Agdal où les gens allaient gauler pour son compte en chantant, à la saison des olives.

Mon beau-père avait en estime Hadj Idder, un des hommes de confiance du Glaoui. Ce monsieur, Haj Idder, était en relations avec un couple, les Patruno. M. Patruno (ma mère et moi, nous l'aimions beaucoup, car il poussait encore la chansonnette) était, en 1950, un petit bonhomme rondouillard et jovial, ancien ténor à la Scala de Milan, qui avait perdu sa voix et s'était reconverti dans l'hôtellerie, avec son épouse,



*Vichy où Jean-Pierre Koffel a rencontré Le Glaoui*

une grande et forte femme de caractère. Ils avaient l'hôtel CTM, place Djema el Fna, avec terrasse panoramique, restaurant - une bonne table -, brasserie. Comme le tourisme marchait fort mal à Marrakech en été, les Patruno avaient un second hôtel à Vichy, celui-là, pour la saison. Dix mois par an à Marrakech et deux à Vichy dans leur hôtel (où venaient d'ailleurs beaucoup de pieds-noirs de Marrakech). Mon beau-père Calvaruso connaissait M. Patruno - qui était italien comme lui, alors que Madame était française comme ma mère - et ils se fréquentaient. M. Calvaruso était, comme beaucoup de ces Européens de l'époque, un fêtard, aimant la bonne chère, s'alcoolisant beaucoup, fumant bien sûr, pilier des bars (*L'Atlas, Les Négociants*, entre autres) et qui mettait son foie à mal. Une cure à Vichy s'imposait. C'est comme ça que, en 1951, nous sommes allés en cure à Vichy. C'était mon premier voyage en France.

Cette année-là, je m'étais fait coller à la première partie du baccalauréat en juin et j'étais « représentable » en septembre. J'avais donc amené avec moi de quoi travailler, notamment l'arabe classique. À l'hôtel, chez les Patrino, je me levais de très bonne heure pour bachoter à l'aise dans le salon. À six heures, ce matin-là, j'étais à une table contre le mur, avec mon Pérez (choix de textes arabes) et mon Belot (dictionnaire arabe-français) en train de faire une version. À un moment, je sens une présence derrière moi, légère, et une voix où s'entend une surprise agréable me dit : « Tu fais de l'arabe ! » Je me retourne et je vois le Glaoui. Comme Saint-Exupéry avec le Petit Prince, je n'ai pas cherché à savoir d'où il tombait à cette heure-là et à cet endroit-là.

Précisons qu'en 1951, je n'avais encore aucune raison de lui en vouloir politiquement. Notre conversation, en français, n'a pas été très longue. Il était impeccable, net, exactement comme dans la description des Tharaud, mais pas solennel du tout, simple, détendu, ah ! ces gens très matinaux ! Voici un extrait de notre dialogue doux et feutré dans un salon d'hôtel de province où les curistes dormaient encore : « Tu aimes la musique ? - Ça dépend ce qu'on appelle musique. - La grande musique. - Oui beaucoup. - Et l'opéra ? - Oui beaucoup. - Alors, j'ai un billet pour toi : ce soir, au théâtre du Casino, on donne *La Traviata*. Je t'emmène ». Je ne sais pas si j'ai dit merci, mais j'y suis allé et je voyais un opéra pour la première fois de ma vie. Avec le Glaoui.

À quelques jours de là, même scène, au même endroit (le salon de l'hôtel). Voici un extrait du dialogue : « Tu aimes Édith Piaf ? Non. Tu as peut-être tort. J'ai un billet pour toi : ce soir, au théâtre du Casino, pour aller écouter et voir Édith Piaf. Viens si tu veux ». J'y suis allé. Avec le Glaoui. Et dans sa loge.

Je n'aime toujours pas Piaf et je ne sais toujours pas si le Glaoui savait qui j'étais, sinon un petit Français de Marrakech qui avait eu l'idée originale de faire de l'arabe et qui aimait la musique.

Lui, il aimait la musique. Il a reçu Ravel six mois chez lui et au Mamounia, avant 1933, année où Ravel a été atteint par ces troubles cérébro-moteurs dont il devait mourir en 1937. Nul doute que le Glaoui ne l'ait gavé des musiques du Haouz et de l'Atlas.

Retrouvons les Tharaud : « Ce Chleuh, dans sa jeunesse, ne pouvait assister aux chants et aux danses de son pays sans se jeter aussitôt avec passion dans l'improvisation et la ronde ». Cette passion, j'en ai eu la preuve, était une passion pour la musique, quelle qu'elle fût et il a voulu faire à Marrakech un cadeau seigneurial : en 1952, *La Traviata*, sur scène, au Théâtre-Cinéma *Palace*, avec Irène Chantal, de l'Opéra de Paris. Évidemment, j'y étais. Le Glaoui pas. Je ne l'ai plus jamais revu depuis Vichy avec Piaf". ■

# Chronique d'une mémoire

Chantal de Moussac

**Chantal de Moussac nous donne ici, tel un véritable journal, des extraits de lettres de sa mère, Janie Zeller, mémoire des années 1920 à 1960 en Tunisie.**

**Pendant la seconde guerre mondiale, c'est l'occupation allemande et la campagne de Tunisie. La Première Armée d'Afrique et les troupes alliées sont engagées dans un combat sans merci contre l'Axe. Les colons français dont l'existence est déjà rude, en sont les témoins et parfois les victimes.**

## 26 Novembre 42

Les fusillades se rapprochent par les montagnes, la route de Bèjà, celle des Krebs, où des avions bombardent à quelques kilomètres des convois, dont on voit peu après s'élever d'épaisses fumées noires.

Dans le ciel immuable de cette journée, les avions ne cesseront de s'affronter en un bourdonnement de mort usant pour les nerfs, parfois mêlé au miaulement d'une balle perdue qui vient se fichet en terre. A la fin de l'après-midi, depuis la terrasse du Bordj, on assiste au spectacle saisissant, par les voltes et les acrobaties, d'un combat sans merci entre plusieurs appareils de la chasse. La fin du jour colorait l'Ichkeul : son lac d'un bleu intense, les montagnes violettes ; le ciel à demi rose et bleu, d'une transparence inouïe, s'offrait comme un monde sans fin à ce combat de géants. Dans le soleil couchant, jaillissaient, là-haut dans cet azur, les balles crépitantes des mitrailleuses comme des gouttelettes de feu, et les avions étincelaient, à la fois blanc et or.

C'était hallucinant de voir se jouer ainsi ce ballet de mort dans ce décor du calme absolu de l'atmosphère ! On devait faire un effort pour en réaliser l'horreur... Parmi ce qui ne semblait que de petits jouets, deux tombèrent l'un après l'autre, comme s'ils n'étaient que des avions de papier, avec une grâce, une fragilité légère... Il fallait avoir vu, derrière les crêtes roses, monter, un instant après, une épaisse fumée noire pour comprendre qu'un être humain venait de s'écraser au sol !

Il semblait à Janie que plus jamais elle ne pourrait contempler, à cette heure crépusculaire, ce même horizon de lumière aux teintes si merveilleusement douces et pures, sans se rappeler l'horreur tragique de cette chute de deux oiseaux d'argent... Tant de beauté indifférente ! Tant de carnage dans ce monde avec ses splendeurs que Dieu a données aux hommes ! En se couchant, chacun pense avec angoisse à quelle épreuve conduira le lendemain.

## **Samedi 28 novembre 42**

Dès le matin, un appareil de reconnaissance allié survole la ferme et les champs à basse altitude avec insistance ; l'épaisseur du bois de pins doit inquiéter l'observateur. Son passage a déclenché l'alerte générale, et tout le monde se retrouve à l'abri dans la soute à poudre, en portant les enfants dans les bras. On ne peut songer à rester dans la maison qui n'a ni étage ni cave, en cas d'engagement sérieux ; mais l'espace de l'abri, sous le fumier, est vraiment restreint pour y passer la journée.

Le point de vue y est cependant excellent pour surveiller les évolutions aériennes tant qu'elles viendront du nord ou de l'est : distinctement on peut contempler un lâcher de bombes entre la ferme Brachet et Bou M'Khila, distantes l'une et l'autre de quelque quatre kilomètres, réalisant avec peine qu'on pût bombarder ce paisible coteau.

L'après-midi, ce sont les alentours de la ferme Caruel qui sont bombardés aux abords de la route ; un détachement allemand motorisé passe en direction du Saf-Saf, recherchant une infiltration américaine, et les vilains engins ailés ne cessent de tourner.

Aussi voit-on venir avec soulagement la fin du jour pour que cessent ces rondes. Mais à peine le calme de la maison réintégré c'est le coup de massue de la terrible information, née par la radio, du sabordage de la Flotte en rade de Toulon, parce qu'Hitler voulait la désarmer... Le sacrifice total de ce que possédait la France est consommé : l'Empire, les Colonies, la Flotte... il ne lui reste rien !

La nuit est lourde à s'écouler, avec le sentiment d'être entouré de troupes : alliées ? ou allemandes ? Les fusillades alternent avec des canonnades plus ou moins lointaines : personne ne dort vraiment, sauf Philippe et les enfants, dont le calme est aussi précieux qu'étonnant.

## **Lundi 30 novembre 42**

Accalmie surprenante ces derniers jours ; détente qui est un bienfait pour les nerfs, permettant de se reprendre avant que les moments durs ne reviennent. Ils reviendront fatalement, puisque cette région reste à conquérir par l'armée alliée qui marcherait sur Tunis dont elle ne serait plus qu'à 20 kms... C'est cette marche qui doit requérir en ce moment tous les efforts des combattants.

Profitant de cette matinée calme, Alain, Cécilia et Jean-Pierre ont sellé les chevaux pour aller voir comment les Allemands ont placé au Saf-Saf, où l'unique route vient mourir dans l'océan des brousses, leur ligne de défense. Celle-ci est peu convaincante : quelques tranchées, une seule mitrailleuse, de rares soldats peu motivés, apparemment inquiets de se trouver si seuls devant la végétation inhospitalière balayée par le vent, qui moutonne à l'infini en direction de Béjà.

Nos cavaliers en profitent pour essayer de localiser les avions alliés tombés ces jours



derniers. Ils en repèrent cinq, certains intacts, dont les pilotes, vraisemblablement, ont été faits prisonniers ; mais l'un, pulvérisé, doit être tombé en vrille le si beau soir du combat aérien : le corps du glorieux pilote est déchiqueté par la chute sans doute, et par les bêtes.

Les deux garçons décident de revenir le lendemain chercher les restes du malheureux, pour lui donner une sépulture plus chrétienne dans le jardin de la ferme. Rude tâche pour Jean-Pierre qui revient assez ébranlé de l'affreuse besogne d'avoir rassemblé ces débris qui tenaient dans un couffin... Ces quelques morceaux de chair repré-





*Le cimetière de Takrouna*

## Rappel historique

*Par l'association pour le souvenir de la campagne de Tunisie*

**Novembre 1942. Tandis que Rommel, battu à El-Alamein, se replie en direction de la Tunisie, poursuivi par Montgomery, des unités britanniques et américaines débarquent au Maroc et en Algérie.**

**Hitler riposte en envoyant des forces en Tunisie. Le général Barré commandant les modestes troupes de Tunisie, remplit au mieux sa mission, qui est d'interdire à l'agresseur la route de l'Algérie pour permettre l'arrivée de renforts.**

**Ces renforts, ce sont les divisions américaines et britanniques. Ce sont les unités françaises accourues de toutes les garnisons d'Algérie et du Maroc. Elles constituent un corps d'armée de 70000 hommes que commande le général Koeltz, sous l'autorité du général Giraud, commandant en chef, et du général Juin, commandant les forces terrestres.**

**Nos soldats, venus de France, d'Afrique du Nord et de l'Empire, sont mal équipés, mal armés, mais ils brûlent du désir de se battre. Dans le rude hiver, ils disputent aux forces de l'Axe les crêtes, au centre du pays, qui dominant les plaines côtières.**

**L'initiative est passée aux Alliés, maîtres du ciel et supérieurs en nombre. Ils refoulent vers le nord-est du pays les armées de l'Axe qui, le dos à la mer, opposent une résistance acharnée.**

**L'offensive finale contre le réduit germano-italien est déclenchée au début de mai. Les Américains prennent Bizerte avec l'aide du Corps Franc d'Afrique, une unité de volontaires mise sur pied par Monsabert.**

**Rommel ne parviendra pas en Algérie ; il doit se retourner contre Montgomery qui arrive dans le Sud-Tunisien. Là, la dernière action offensive des Allemands se heurte, devant Ksar-Rhilane, à la force L, c'est-à-dire à Leclerc qui, venu du Tchad par le Fezzan, apporte une aide précieuse à l'armée anglaise pour la percée de la ligne Mareth.**

**La campagne de Tunisie se solde par une lourde défaite pour Hitler et Mussolini, évincés d'Afrique où ils laissent 250000 hommes. La victoire des Alliés est due pour une large part à l'Armée Française qui a montré au monde sa détermination et sa valeur.**

**Équipée de neuf par nos Alliés, elle va s'illustrer en Italie et prendre dans les combats de la Libération une part qui mettra la France au rang des vainqueurs.**



sentent tout ce que fut un homme jeune sain, vigoureux, tout ce que fut un corps aimé par une mère, une fiancée peut-être !

A l'heure où Philippe a rassemblé sa famille, après la mise en terre dans le bois de pins, entre les petits tapis roses de cyclamens où pointe par endroit l'herbe nouvelle. Les chardonnerets pépient joyeusement sur le pauvre terre que les jeunes enfants ont recouvert de bulbes fleuris d'iris sauvages, une croix de bois avec le numéro de l'avion, seul indice qui puisse un jour identifier le pilote, dont subsistent aussi un calot bleu déchiré et l'aigle de sa vareuse avec les initiales de la R.A.F.

Devant le petit groupe assemblé, sous les rais tamisés du soleil, Philippe tête nue, son inséparable casquette à la main, telle l'image des pionniers de l'Ouest américain, récite un De Profundis dans une intense gravité partagée.

## **2 décembre 42**

Dans la ferme reprend une vie à peu près normale, en circuit fermé, car les routes sont surveillées. Mateur bombardé à nouveau, avec les honneurs de la radio anglaise, qui précise l'encerclement de la ville, son importance sur la route vers Bizerte.

Ces allées et venues permettent de garder le contact avec les colons de la plaine où l'atmosphère est beaucoup plus calme, le bruit des échanges d'armes à feu ne parvenant pas jusque-là.

Georges Roederer a été désigné, par la Résidence, comme le responsable de la région de Mateur et il possède un peu plus d'informations que les autres. Sa personnalité en impose. C'est un homme grand et fort, parlant peu et lentement, d'un abord assez froid, parfois méprisant. Il connaît Cécilia depuis l'enfance, appréciant sa détermination tranquille ; il sait qu'elle n'est nullement impressionnée quand elle pénètre dans le grand bureau où le Djebel Ichkeul emplit toute la baie vitrée : énorme bête couchée bordant l'étendue des champs de sa propriété d'une géométrie parfaite.

Cette pièce est un espace à vivre, où chaque parcelle de mur est occupée par des livres, des armes dont il a la passion, des trophées de ses chasses en Afrique Noire, ou des photos. Peu de sièges, mis à part deux vieux fauteuils en cuir bien usé où se love un setter irlandais. Les échanges entre les deux personnages sont toujours brefs et réservés, mais l'estime et l'affection réciproques y sourdent comme l'eau dans une cressonnière.

Cécilia ne pourrait s'attarder dans l'imposante demeure ; au retour à la ferme, c'est elle qui devra veiller aux soins des mulets et des chevaux qui auraient pu être blessés dans les attelages au cours de la journée, qui fera distribuer les rations : orge ou avoine entreposées dans le magasin à grains, toujours fermé à clef pour éviter les vols.

Que de souffrances pour ce pays si préservé jusqu'à présent, si profiteur et si égoïste jusqu'au dernier jour ! Peut-être les Arabes seront-ils les seuls vainqueurs de cette critique aventure, où les Français risquent leurs biens et leur vie à tout moment. ■

# Kabylie, mon cher pays

Jean Turin

**Installé en Provence depuis 1962, magistrat à la retraite, Jean Turin a eu plaisir à égrener à l'Académie du Var, à Toulon quelques souvenirs de cette Kabylie où il a beaucoup vécu et qu'il a tant aimée.**

J'ai vécu tout enfant à Fort-National, cœur de la Grande Kabylie, dans le décor hautain des montagnes du Djurdjura, au milieu de paysages féériques, figés dans une grandiose solitude sous la neige des hivers, mais, au printemps, animés par une foule joyeuse de soleil et de clarté après les longues journées de brume. Alors les villages s'éveillaient pleins de rumeurs. Des toits sans cheminée, à travers les tuiles, s'élevaient des fumées légères et l'odeur des bruyères brûlées se mêlait au parfum de corolles prêtes à éclore.

Les pâtres, pressés de jouir de l'heure, poussaient leurs troupeaux sur les sentiers. Derrière eux, ivres de la liberté retrouvée, les chiens irritaient de leurs aboiements les bœufs placides, jetaient les chèvres hors des chemins. Dans le ciel, les vautours menaient leur ronde, à l'affût d'une proie, tandis que martinets et hirondelles, comme par miracle issus des nues, se grisaient de vols rapides et de cris. Les femmes et les enfants couraient vers les fontaines délivrées et les vieux hommes s'allongeaient à terre, graves et béats. Gens et bêtes se hâtaient de vivre comme si le jour naissant ne devait être qu'une offrande passagère du soleil.

J'habitais une maison longue et blanche, entourée d'un grand jardin coloré d'iris et de pervenches. Tout au fond s'élevait une tonnelle de lierre où je réfugiais mes joies et mes peines d'enfant. Souvent, j'errais le long des remparts, admirant à travers les meurtrières, les pics du Djurdjura dont les blancs sommets se teintaient de vives couleurs au soleil levant et où mouraient les dernières lueurs du jour. Et je fréquentais l'école communale en compagnie de mes jeunes camarades Kabyles.

A cette époque, il était plutôt ardu de parvenir jusqu'à Fort-National. D'Alger, le chemin de fer, généreux en fumée et en poussières, menait le voyageur en gare de Tizi-Ouzou. Un grand break l'attendait et le conduisait à l'hôtel Kohler en vue d'un traditionnel café au lait, agrémenté de brioches et de croissants. Puis on reprenait place dans le break qui, tentures flottantes au vent, traversait au trot de ses trois chevaux, la foule compacte des burnous.

L'odeur du bois brûlé, mêlé au parfum du « kaoua », quittait les cafés maures et accompagnait le voyageur qui glanait encore, au passage, d'autres odeurs : musc,



*Jean Turin, juge de paix à Fort-National, son greffier et ses assesseurs*

benjoin, épices. Ce mélange caractérisait la senteur de la cité kabyle que l'on ne retrouve en aucun autre pays du monde. On en garde le souvenir nostalgique.

Tout allait bien jusqu'au lieu dit « Les Fermes Françaises ». Puis la côte devenait rude. Les bêtes ralentissaient l'allure malgré le fouet et les injures. Les voyageurs, sous le soleil sans pitié, fermaient les yeux. Une somnolence, cependant inquiète des mouches tenaces, tentait sa chance... Un cri brusque du conducteur mettait fin à toute incertitude.

- Tout le monde descend ! Sauf les dames, ajoutait-il galamment lorsqu'elles n'étaient pas en très grand nombre.

La montée sévère justifiait cet appel si l'on considérait les haridelles aux patrons fatigués qui, plus têtues, à l'occasion, que des mulets, étaient fermement décidées à ne poursuivre leur route qu'allégées de leur fardeau humain. Alors tout le monde descendait. Les enfants kabyles des villages voisins, au courant de cet épisode quotidien, accouraient, escortaient la caravane, offrant à la vente des bouquets de fleurs sauvages, des oeufs, des poulets ou quémandant simplement une aumône.

Les voyageurs faisaient plus ample connaissance et le jeune lieutenant profitait de la promenade forcée pour tenter de s'attirer les bonnes grâces de la nouvelle institutrice. L'on arrivait ainsi à la halte officielle, marquée par une baraque en bois dressée sur le bord de la route où un cafetier kabyle vendait du café maure, du thé à la menthe et de la tiède limonade. Un passant facétieux avait accroché au-dessus



*Le marché de Fort-National*

de la porte une pancarte sur laquelle il avait inscrit " Le Grüber". Le cafetier avait maintenu l'enseigne lorsqu'il avait su qu'elle reproduisait le nom d'un grand café d'Alger.

Les chevaux reposés, on repartait et c'est alors qu'à l'issue de chaque lacet de la route, on apercevait la caserne des zouaves qui dominait Fort-National et le pays environnant. Cette vision mettait beaucoup d'espoir au cœur de ceux dont c'était le premier voyage. Hélas ! Bien des tournants restaient à franchir avant l'arrivée.

Mais, soudain, survenait la récompense des fatigues endurées. Sortant de l'étreinte des collines qui le bordaient jusque là, le chemin débouchait, après une courbe, sur un paysage d'une fastueuse grandeur. Du fond d'un abîme, où un oued traçait son cours à travers une parure de lauriers-roses, jaillissait une végétation puissante, née des caprices des vents, des pluies et des neiges. Elle s'élançait sans ordre à l'assaut des premiers contreforts du Djurdjura et l'œil, fatigué des poussières de la route, parcourait, ravi, l'immense feuillu de verdure. Le regard était, aussitôt après, attiré par les cimes imposantes du Djurdjura, ces pics gardiens de la terre kabyle, protecteurs des moindres éminences rangées, telles des filles peureuses, sous la domination paternelle.

Il faut avoir admiré ces sommets dans le clair matin, dans les soirs bleus, au cours

des nuits d'été, lorsqu'ils empruntent au soleil, à la lune, à toutes les lueurs venues des cieux, des reflets merveilleux et divers. Mais pourtant c'est l'hiver que le Djurdjura, orgueilleux, immobile sous son blanc manteau, impose toute sa puissance et domine la Kabylie de son invincible éternité.

Ce paysage grandiose accompagnait le voyageur jusqu'à Fort-National où l'on entrait par la porte d'Alger. Le conducteur demandait alors à son attelage un ultime effort et le break parvenait au petit trot jusqu'à la place du village.

Plus tard, je suis revenu à Fort-National, jeune juge de paix, heureux de retrouver mes souvenirs d'enfant, du temps où mon père, commandant des Zouaves, cumulait les rôles de chef militaire, d'administrateur, de maire, de représentant de la justice. Le pouvoir était devenu civil, un autocar remplaçait le vieux break mais les montagnes étaient toujours là, toujours aussi grandioses.

L'isolement, dans lequel vivaient les Kabyles, fut la cause principale des particularités de ce peuple orgueilleux, fier d'avoir, au cours des siècles, échappé aux envahisseurs, respectueux de coutumes oralement transmises de générations en générations et que les vieillards, membres du conseil du village, étaient chargés d'appliquer. Elles variaient quelque peu suivant les régions mais étaient toujours dures, sévères, en harmonie avec l'existence âpre imposée par la montagne. Aussi ces hommes étaient-ils intransigeants sur les questions d'honneur, défendant leur bien jusqu'à la mort.

C'est la notion de l'honneur qui a créé la *rebka*, la vengeance, semblable à la vendetta corse. Elle s'exerce de famille à famille, née d'un outrage primitif, et elle peut durer des années si les notables n'y mettent fin en exigeant le paiement, de l'auteur du premier outrage, ou de ses descendants, du prix du sang à verser à la famille de

C'est le maréchal Randon qui, en 1957, fit construire, sur le point le plus élevé du village un fort qu'il baptisa Fort-Napoléon. A l'avènement de la République, on lui donna le nom de Fort-National. Peu à peu, au régime militaire se substitua l'administration civile. La Commune de plein exercice comprit le centre proprement dit. La commune mixte, dirigée par un administrateur civil, engloba une vaste circonscription divisée en douars. A la tête de chacun de ceux-ci était placé un caïd, fonctionnaire nommé par l'administration française, dépendant de l'administrateur. Chaque village avait son chef qui exerçait, sous la surveillance du caïd, les fonctions de maire en quelque sorte, assisté d'une assemblée de notables, véritable conseil municipal.

A Fort-National, mairie et justice de paix s'édifièrent sur la place principale. L'église se bâtit à l'extrémité de la Grand'Rue, non loin de l'école communale.

Le soir, les portes d'Alger et de Michelet, seules ouvertures dans les remparts qui ceignaient Fort-National, étaient fermées, plus par habitude que par crainte car combien de fois suis-je revenu, seul, à mulet, la nuit, au retour d'un transport, laissant loin derrière moi greffier et interprète, sans que rien de fâcheux ne m'arrivât.





*Village kabyle, aux pieds du Djurdjura, dessin de Brouty*

l'outragé. Car, en ce pays, un outrage se lave dans le sang.

Cette évocation de la *rebka* me remet en mémoire une anecdote - pourrais-je nommer autrement l'événement bien qu'il soit tragique ? Elle est très caractéristique des mœurs kabyles et elle est vraie. J'étais juge de paix à Fort-National lorsque l'affaire débuta.

Les gendarmes, un soir, vinrent me prévenir qu'un caïd, chef d'un douar voisin, avait été blessé grièvement d'un coup de feu. Les chevrotines avaient pénétré dans les reins et l'on craignait pour la vie du caïd. Je me rendis à sa demeure et procédai à une brève audition au cours de laquelle il me déclara simplement qu'il n'avait vu personne, qu'il ne se connaissait pas d'ennemi et qu'il ne pouvait me fournir aucun renseignement.

Je regagnai le Fort et, les jours suivants, poursuivis mon enquête mais sans succès. Le caïd se remit de ses blessures et l'affaire se termina comme tant d'autres : non-lieu, auteur inconnu.

Quelques temps après, je quittai la Kabylie et gagnai le département d'Oran. Mais deux ou trois ans plus tard, ma carrière me ramena en Kabylie, à Tizi-Ouzou, le chef-lieu. Et un jour, traversant la place de la petite ville, j'aperçus mon caïd qui venait à ma rencontre. Il me manifesta son contentement de me revoir dans son pays pour lequel il connaissait mon attachement. Après avoir échangé tous les salamalecs en honneur en pays musulman, nous évoquâmes le soir de son agression. Et la question vint tout naturellement sur mes lèvres :

- Avez-vous su qui avait voulu attenter à votre vie, caïd ?

J'eus la réponse sur-le-champ.



- Il y a longtemps qu'il est mort, monsieur le Juge !

Régler soi-même ses affaires, telle était la coutume.

Ou bien les faire régler par l'un de ceux qui faisaient métier d'assassin à gages, *ake-tal* en langue kabyle. Pas très nombreux, ces tueurs étaient connus. Ils exerçaient leur « profession » sans risque car, payés aujourd'hui par la famille de Mohammed, ils devenaient le lendemain, pour le même salaire, les serviteurs de la famille adverse. Personne ne les dénonçait et ils étaient muets comme des tombes...

Je pourrais évoquer d'autres souvenirs de ces années kabyles qui m'ont si profondément marqué. Mais je voudrais finir ce récit par la mémoire d'un diseur d'avenir qui, les jours de marché, révélait à ses clients leur destin, inscrit, dans la poussière, en signes mystérieux, dans un cercle magique.

J'avais partagé, avec certains de ces hommes, l'inconfort et les dangers d'une guerre bien longue. Nous évoquions souvent ces moments de fraternité et le souvenir de ceux qui n'en étaient pas revenus, ayant donné leur vie pour une France qu'ils connaissaient mal, mais qu'ils avaient, comme moi et sur les mêmes bancs d'école, appris à aimer. ■



*Une enfance à Fort-National, cela ne s'oublie pas*

## Repères bibliographiques

### Jeanine de la Hogue

**La tragédie dissimulée, Oran 5 juillet 1962**, document par Jean Monneret  
*Editions Michalon, 17 euros*

Dans son introduction, qu'il intitule La bataille de la Mémoire, Jean Monneret explique ce qu'il a voulu dire par la tragédie dissimulée et comment il lui faut livrer cette bataille de la mémoire. Écoutons-le : «L'Algérie devenue indépendante, on jeta le manteau de Noé sur les exactions qui précédèrent, accompagnèrent et suivirent cet événement censé apporter la paix. Or, la période qui va du cessez-le-feu du 19 mars jusqu'en novembre 1962, en passant par la proclamation de l'indépendance, le 3 juillet, affiche un lourd bilan : plus de 3000 pieds-noirs enlevés, plusieurs dizaines de milliers de harkis massacrés... Les médias audiovisuels et la presse écrite sont restés discrets sur ce sujet, exception faite de ces épisodes douloureux. Dans le même temps, notamment en 2003, on a vu déferler sur nos écrans films, téléfilms et documentaires ayant tous en commun la mise en cause de l'œuvre française en Algérie et de notre armée en lutte contre le Front de Libération Nationale (F.L.N.)

On fait le procès de ceux qui combattirent le terrorisme, mais sur ceux qui en pâtirent, on fait silence. Tout se passe comme s'il y avait de bonnes et de mauvaises victimes.

Il s'agit ici de servir la vérité, en s'efforçant d'éclairer un événement délibérément oublié ou sous-estimé par la pensée officielle : la tragédie, longtemps dissimulée, du 5 juillet 1962 à Oran. Nous avons pu consulter une masse d'archives importantes sur ce sujet, au service historique de l'armée de terre... Elles offrent une vue très complète de cette ter-

rible journée et permettent de renouveler entièrement la connaissance que l'on en avait.

L'ensemble de cette énorme documentation fournit, sur la question des personnes enlevées et disparues durant les derniers mois de la guerre d'Algérie, et sur les événements d'Oran en particulier, une information inédite et peu contestable. En faisant revivre cette journée funeste, il sera rappelé ici le souvenir de ceux qui périrent alors et dont la mort ne devait pas compter».

En sept chapitres, une conclusion, une bibliographie et des annexes, Jean Monneret bâtit un dossier très documenté, donne des arguments irréfutables et, en fait, dresse un acte d'accusation sévère et courageux. La confusion qui régnait à cette époque à Oran est fort bien étudiée. L'auteur s'appuie sur de nombreux témoignages. En annexe, il publie, entre autres, deux entretiens qu'il a eus avec le général Katz ainsi qu'une lettre du chef d'escadron Coadic qui contredit les assertions du général Katz sur les enlèvements.

Et il affirme encore, pour souligner le sérieux de son travail, «rappelons encore une fois qu'un historien ne travaille que sur des faits établis. Les hypothèses ne sont intéressantes que pour guider une recherche, elles ne sauraient être présentées comme des conclusions».

Dans sa propre conclusion, Jean Monneret parle des militaires qui ont agi contre les ordres : «Tous ont agi au péril de leur vie et ils ont sauvé des dizaines, parfois des centaines de leurs compatriotes. Si nous étions dans la logique des choses, le pays aurait dû leur rendre hommage. Qu'il nous soit per-

mis de le faire ici, modestement, et de rap-  
peler leur souvenir et leurs mérites».

En résumé, cet ouvrage se distingue par son  
courage, son honnêteté, sa documentation  
remarquable.

La bibliographie fait état d'ouvrages de  
diverses sensibilités. Nous y avons remar-  
qué, entre autres, les noms du général  
Maurice Faivre, Geneviève de Ternant,  
Régine Goutailler, Claude Micheletti.

### **Mon âme à Dieu, mon corps à la patrie, mon honneur à moi**

*par Pierre Guillaume, document,  
Plon et XO, 19,90 euros*

Véritable chevalier moderne, Pierre  
Guillaume est aussi un personnage de roman  
exceptionnel. Il a tout vécu, comme marin  
en une Indochine légendaire, avec tous les  
poncifs que l'on peut imaginer sur cette  
terre dans ses derniers moments français. Il  
avait embarqué en décembre 1945 pour les  
six mois de matelot avant l'Ecole Navale.  
Puis ce fut l'Ecole, d'avril 1946 à janvier  
1948 et, de nouveau, l'Indochine, avec un  
mélange de vie rude, de distractions opiacées  
et de baroud difficile à raconter, d'opérations  
de guerre et d'embuscades. Il est de nouveau  
en Indochine en mars 1954 pour une troi-  
sième campagne qui verra, entre autres, le  
sauvetage des catholiques du Tonkin dans  
lequel Pierre Guillaume s'est beaucoup  
impliqué. Rentrer en France à bord d'une  
jonque chinoise devait mettre le point final  
à l'épopée d'Indochine mais c'était là une  
autre aventure qui est comme une paren-  
thèse dans sa vie militaire et qui nous vaudra  
le livre et le film du Crabe Tambour. En  
1957, il apprend la mort de son frère Jean-  
Marie, tué à la tête de son commando de  
parachutistes coloniaux. Pierre Guillaume  
demande alors sa mutation dans l'armée de  
terre et l'autorisation de remplacer son frère  
à la tête du commando. Après plusieurs  
blessures, il est rapatrié au Val de Grâce.  
Puis la marine le réclame et il embarque en

juillet 1953. Il se trouve en Algérie au  
moment du putsch auquel il participe.  
Arrêté, il est condamné à quatre ans de pri-  
son avec sursis. Il repart alors pour l'Algérie  
rejoindre l'OAS. Arrêté de nouveau, il est  
condamné à huit ans de détention crimi-  
nelle. A sa sortie de prison, à travers divers  
métiers, il garde toujours ce sens de l'hon-  
neur et du devoir qui l'a fait agir tout au  
long de sa vie. Il a gardé aussi l'amour de la  
mer et des bateaux. Ce livre d'entretiens, de  
mémoires, est très touffu, il est, à l'image de  
Pierre Guillaume, fait de mille vies, toutes  
inspirées par l'amour de sa patrie et son  
caractère d'absolue indépendance.

### **Alger, les Tournants Rovigo,**

*par Hervé Cuesta, préface de Pierre Dimech,  
Mémoire en images, éditions Alan Sutton,  
8 rue du Docteur Ramon 37540  
Saint-Cap-sur-Loire, 19,90 euros.*

Tous les Algérois connaissaient bien ce quar-  
tier. On disait souvent en plaisantant sur  
une rue sinueuse : elle est droite comme les  
tournants Rovigo. Pierre Dimech qui a pré-  
facé l'ouvrage avait consacré un poème à son  
quartier, qui commençait ainsi :

«Mon quartier était  
Une pyramide d'escaliers,  
Un archipel de terrasses,  
Un torrent de tournants,  
Une cascade de façades».

Il nous dit aussi : «Le quartier des Tournants  
Rovigo était un condensé de l'histoire  
d'Alger, pratiquement depuis 1830. Adossé  
à la pente d'une colline abrupte, il dominait  
le port et la baie, jouxtait la casbah et plon-  
geait vers le centre moderne de la capitale.  
Hervé Cuesta était aussi un habitant de ces  
rues Dumont d'Urville, Henri Martin et  
Rovigo. «La spirale démarre à quelques  
mètres au-dessus du niveau de la mer, pour  
terminer sa course au sommet de la colline,  
juste avant la caserne d'Orléans et la prison  
Barberousse». Une photo dès le début de  
l'ouvrage, illustre magnifiquement cette

spirale. Camus l'évoque aussi, avec amitié, dans *Le Premier Homme*. L'auteur, très amoureux de son quartier, nous en propose une visite fort documentée et pleine de citations. Les photos sont remarquables et mêlent époques et habitants. Les photos de classe, toujours émouvantes, nous attendent au « tournant » et vont sûrement faire battre des cœurs. Un chapitre important est consacré à la vie de ces tournants, une vie variée où, là aussi, les photos sont fort parlantes ! Pour compléter ce plaisir de mémoire qu'est cet ouvrage, les deux derniers chapitres sont consacrés au sport et à la paroisse. Très émouvant pour tous les habitants du quartier, il est tout aussi intéressant pour les autres.

*Un de nos amis adhérents, Mario Bastide, nous envoie quelques lignes qui lui ont été inspirées par la lecture du livre d'André Lanly, adhérents lui aussi.*

### **Confidences étymologiques**

par André Lanly, Presses Universitaires de Nancy, Collection Publications du Centre d'Etudes, dirigée par Roger Marchal, 16 euros.

Notre ami André Lanly dont la thèse de doctorat sur *Le français d'Afrique du nord*, connue de nous tous, a donné une existence officielle à la langue de chez nous.

André Lanly est un linguiste respecté, qui a bâti sa réputation sur des études et des traductions de l'ancien et du moyen français.

Mais ce grand linguiste a une particularité. Quand il étudie un aspect de la langue, il fait appel à son expérience personnelle. Celle du Limousin, de l'homme du terroir, qu'il n'a jamais cessé d'être. Celle aussi qu'il a tirée de l'étude de notre pataouète, tel qu'il a pu l'observer sur le terrain pendant son long séjour consacré à l'enseignement au Maroc.

Ce livre débute par ce qui est le cheval de bataille de l'auteur depuis des décennies, c'est-à-dire sa conviction que les formes en rai(s) de nos futurs et conditionnels ne sont

pas dues, comme on l'enseigne dans les universités, à une périphrase : infinitif + présent ou imparfait de avoir (cantare + habeo > chanterai)... ; cantare + habebam > chanterais...) mais à des formes latines simples, celle du verbe aller (irem) en particulier.

L'auteur observe que dans la phrase fautive d'un Français d'AFN (ou d'un enfant) : *Si j'aurais des sous, j'irais à Paris*, il retrouve le latin : *Si nummos haberem, irem...*

Dans les articles suivants, André Lanly rectifie des étymologies erronées que les lexicologues transmettent souvent, sans chercher à les vérifier. Dans l'article sur l'étymologie d'*aller*, vous aurez la surprise de rencontrer celle de la *mouna*. Celui sur *merci* montre comment on est passé du sens matériel de rançon à celui de grâce et enfin au petit mot de remerciement du français moderne, là où les Italiens (*grazie*) et les Espagnols (*gracias*) usent de son synonyme.

Le livre se termine par une étude de l'expression pieds-noirs.

« Les grandes lignes de l'histoire de cette appellation Pieds-Noirs me semblent bien établies, même si des recherches sont à faire : il y aurait là un sujet de mémoire ou de thèse. Les Européens auraient été appelés ainsi en raison de la couleur (noire) de leurs chaussures, bien différentes de celles des babouches des autochtones ». Il écrivait cette note pour réfuter une autre explication farfelue, celle de Germaine Tillon, renvoyant à des chauffeurs de bateau, des indigènes cette fois, qui avaient les pieds noircis par le charbon. Il l'accepte aujourd'hui comme point de départ de l'expression.

Ce désaccord ponctuel que j'ai osé exprimer, n'enlève rien à la valeur de cet ouvrage à la fois savant, mais pas pédant, instructif, quelquefois drôle et toujours roboratif.

### **Une enfance marocaine**

par Anne Bragance, Actes Sud. 15 euros, 90

En exergue, Anne Bragance cite une phrase d'Albert Camus tirée de son ouvrage post-

hume *Le Premier Homme* : «sous le grand balancement du soleil, il pouvait enfin dormir et revenir à l'enfance dont il n'avait jamais guéri, à ce secret de lumière, de pauvreté chaleureuse qui l'avait aidé à vivre et à tout vaincre». En effet, Anne Bragance est née, comme Camus, en Afrique du Nord, elle, à Casablanca. Je suis venue au monde dans cette ville dont le nom est devenu mythique par la grâce - et la magie - du cinéma. Dans cette fiction fameuse, Ingrid Bergman et Humphrey Bogart qui assument le rôle des amants, sont pathétiques, bouleversants. Lorsqu'ils se séparent, après une dernière étreinte sur le tarmac de l'aéroport de Casablanca, ils atteignent au sublime. Le seul point où le bât me blesse tient dans le fait que l'on peut concevoir quelques doutes quant à l'authenticité des décors dans lesquels fut réalisé le film... Il n'empêche que j'aime voir (savoir?) la ville de ma naissance nimbée d'une certaine aura de légende et de mystère...» Il est de fait que chacun a sa mémoire propre de sa ville. Et certains qui liront les notes de souvenirs qu'Anne Bragance égrène, comme une sorte de mélodie, dans son petit livre, pourront discuter tel ou tel détail important pour elle et que d'autres n'ont pas gardés dans leur mémoire. Cette mémoire qui est, à la fois sélective, personnelle et pourtant, souvent plurielle. Anne Bragance parle du troisième roman qu'elle a écrit, *Les soleils rajeunis* : «L'action du livre se situe tout entière à Casablanca mais, à aucun moment, je n'ai osé nommer la ville qui est pourtant celle où je suis née... Aujourd'hui, je cherche la cause de cette rétention ou discrétion excessive... Mes soleils rajeunis évoquent les relations heureuses et tumultueuses à la fois d'une grand-mère et de sa petite-fille. La première parle, exige que soit ressuscité le passé, la seconde abondant au désir de l'aïeule, écrit».

Cette fois, Anne Bragance raconte sa vie à Casablanca, définit son quartier, parle des

relations conflictuelles avec son frère, faites d'antagonisme et de tendresse refoulée. Elle évoque avec une sorte de bonheur amer le film de son enfance. Il ne faut pas chercher à calquer sur ses souvenirs la mémoire personnelle d'une ville. Il faut écouter ce qu'elle nous dit, se laisser aller au plaisir de l'écriture et si, parfois, vient une coïncidence, il faut l'accueillir avec joie. Merci donc à Anne Bragance d'avoir partagé avec nous cette secrète harmonie d'une enfance qui trouve toujours un écho dans la nôtre.

### **Trois enjambées (Tunisie 1951-1972)**

*par Maurice Valentin,  
Graveurs de Mémoire,  
L'Harmattan, 14 euros*

Maurice Valentin est aussi connu sous le nom de docteur Maurice Huet et a écrit, entre autres, sous ce nom, une biographie de Charles Nicolle et un ouvrage, *Tel climat, telle santé*. Ici «cela se passe en Tunisie. Un homme tire des caisses de légumes de l'intérieur vers la véranda. C'est un épicier. Voilà, le décor est planté, c'est le petit matin, il fait beau. Aziz est le personnage principal de la pièce qui se joue près de Tunis. Maurice Valentin s'est amusé à transposer en Tunisie, les premières pages d'un roman de Balzac, un peu oublié, *Un début dans la vie*. C'est un véritable parcours initiatique d'un jeune Tunisien qui traverse trois périodes importantes de la Tunisie contemporaine. Il se lance dans la vie, avec naïveté, mais avec une certaine chance aussi, ce qui lui permet d'échapper aux mille embûches de son époque. Un moment fort est la rencontre d'Aziz avec Georget, le fils d'une famille dans laquelle le jeune Tunisien a joué un certain rôle. De la gêne, un peu, de la joie de se revoir mais deux destins qui ne peuvent désormais que se croiser. Excellent reflet d'une vie tunisienne des dernières années de protectorat et des premières années d'indépendance. ■



*Image symbolique d'une mémoire réelle  
vue par Brouty*

---